Théâtre du Radeau

Par autan

Mise en scène, scénographie
François Tanguy

REVUE DE PRESSE
novembre 2023

Par autan © Jean-Pierre Estournet

Théâtre du Radeau
2, rue de la Fonderie 72 000 Le Mans + 33 (0)2 43 24 93 60
martine.minette@leradeau.fr

Le Théâtre du Radeau poussé par les vents de l'histoire 4
Gérard Mayen 4
LOKKO - 18 mai 2022 4

Le Radeau – par ce vent qui est le nôtre 6
Malte Schwind 6
L'insensé - 30 mai 2022 6

Un vent familier qui déboussole encore 8
Clara Chretien 8
L'insensé - 12 juin 2022 8

Par autan » : l'insaisissable souffle du Radeau 10
Jean-Pierre Thibaudat 10
Le club MEDIAPART - 10 novembre 2022 10

Par autan : les vents porteurs de François Tanguy 11
Vincent Bouquet 11
sceneweb.fr - 13 novembre 2022 11

Par autan de François Tanguy : une magnifique invitation à la rêverie et la divagation poétique 13
Manuel Piolat Soleymat 13
la terrasse - 23 novembre 2022 & 27 octobre 2023 13

Critique de théâtre 14
Véronique hotte 14
Hotello - 29 novembre 2022 & 6 Novembre 2023 14

François Tanguy: Walser, Kafka, Tchékhov et les autres... 16
Hugues Le Tanneur 16
TRANSFUGE - 29 novembre 2022 16

Un vent de folie souffle sur le Radeau 18
Marie Josée Sirach 18
l'Humanité - 5 décembre 2022 18

Par autan de François Tanguy: un théâtre (é)mouvant, toutes voiles hissées 20
La fleur du dimanche - 6 janvier 2023 20

« Par autan », les fantômes du temps de FrançoisTanguy 22
Fabienne Darge 22
La Monde - 12 janvier 2023 22

Critiques // Par autan, 24
Nicolas Thevenot 24
Un fauteuil pour l'orchestre - 14 janvier 2023 24

Eventez-moi Par autan 26
Pierre Lesquelen 26

François tanguy pour toujours 28
Jean-Pierre Han 28
FRICTIONS - 22 janvier 2023 28

PAR AUTAN de François Tanguy. La dernière pièce du metteur en scène disparu le 7 décembre offre un précipité d'émotions aussi cruel que bouleversant. ____ *29*
Patrick Sourd ____ ***29***
Les Inrockuptibles - février 2023 ____ 29

Après François Tanguy. Unique et poétique. Le Théâtre du Radeau présente Par autan, dernière création du metteur en scène François Tanguy. ____ *30*
Vincent Bouquet. ____ ***30***
Telerama-Hors série - octobre 2023 ____ 30

Festival d'Automne : " Par autan", le surprenant chant du cygne de François Tanguy ____ *30*
Vincent Bouquet. ____ ***30***
Telerama - 9 novembre 2023 ____ 30

Par autan ____ *31*
M.P. ____ ***31***
Le canard enchainé - 15 novembre 2023 ____ 31

Par autan ____ *32*
Christian Drapron ____ ***32***
Crayonné au Théâtre - 17 novembre 2023 ____ 32

« Par autan » de François Tanguy, vents mouvants ____ *35*
Anne Diatkine ____ ***35***
Libération - 18 novembre 2023 ____ 35

Le Théâtre du Radeau bien vivant. ____ *37*
Aurélie Charon ____ ***37***
France culture – TOUS EN SCÈNE -18 novembre 2023 ____ 37

Par autan ____ *38*
Brigitte Rémer - 19 novembre 2023 ____ ***38***
Ubiquité culture(s) ____ 38

Par Autan, mise en scène et scénographie de François Tanguy ____ *40*
Mireille Davidovici ____ ***40***
theatredublog- 21 novembre 2023 ____ 40

Le Théâtre du Radeau poussé par les vents de l'histoire

Gérard Mayen

LOKKO - 18 mai 2022

Pour la clôture de saison à Grammont, le metteur en scène François Tanguy crée "Par Autan". Comme emportée par les déchirures d'une culture européenne encore riche de ses feux, mais frisant l'épuisement, la pièce sera en grande tournée toute la saison prochaine, notamment à l'affiche du Festival d'Automne à Paris.

Crédit photo : Jean-Pierre Estournet.

Toujours se méfier des apparences. Au premier coup d'oeil, c'est le mot de "bric-à-brac" qui vient à l'esprit, pour caractériser le plateau qu'on découvre, où va se jouer la pièce "Par Autan". Celle-ci est la nouvelle création du Théâtre du Radeau, basé au Mans, ses premières représentations se donnant au théâtre de Grammont à Montpellier. Voilà qui n'était pas initialement prévu. Voilà qui porte la marque tangible des années Covid, avec les aléas dans les plannings de production, que cette crise a induits.

Belette empaillée, vieilles tapisseries

Belette empaillée. Estrades et passerelles. Parois translucides. Portes dérobées. Tentures à foison. Vieilles tapisseries. Engins de projection rétros. "Bric-à-brac" disait-on, à propos de cette atmosphère matérielle d'un théâtre un peu ancien, d'humeur à tréteaux, qui d'ailleurs se nourrira de textes empruntés à Dostoïevski et Tchekhov, Kleist, Kafka et Kierkegaard, de l'autre siècle (et encore Shakespeare).

Plutôt qu'au premier coup d'oeil, faisons confiance à une observation plus patiente. Alors tout se révèle savamment ordonné, comme une orchestration de lignes directrices du regard : des parallèles, des sécantes, des transversales, des horizontales, des verticales. Il s'y dégage des plans, des arrière-plans, des volumes, des alvéoles, des espaces dérobés, des perspectives de fuites, des recoins, des échappées, des entrées et sorties multiples. On s'est trompé dans les lignes plus haut. Il ne s'agit pas là du décor où va se jouer la pièce "Par Autan". Il s'agit intégralement d'un univers plastique vivant. Lequel est constitutif de "Par Autan". Cela tout autant que le matériau-texte, ou la chair actante, ou le son ciselé.

Une princesse tenue prisonnière

Les premiers mots qu'on entend sont dits par une comédienne. On ne la voit pas physiquement présente sur scène. Pourrait-il s'agir d'une voix off, préalablement enregistrée ? Or cela sonne d'une diction infiniment claire, comme très proche. Cet effet de détachement lointain, et pourtant d'immédiateté partagée, favorise une écoute en élévation, troublante. Tout s'entend comme une simple description, sobre, mais qui emporte haut l'imagination : *"Dans une grande ville, une cour éclairée par la lune. Au milieu de la cour, une caisse en fer. Une partie chantée qui vient de l'intérieur et qu'on entend jusque dans la salle de spectacle. Un lion attaché à une chaîne. Une épée à côté de la caisse. Une forme sombre, indistincte, un peu plus loin. Le chant, c'est à dire une jeune et belle femme, se penche là-haut à une fenêtre éclairée par une lampe, tout en continuant à chanter. Il semble qu'il s'agisse d'une princesse de sang royal tenue prisonnière ou d'une cantatrice d'opéra.*"

Ces lignes sont de Robert Walser (dans "Tableau vivant"). Aux côtés de ceux déjà mentionnés plus haut, il sera l'écrivain le plus abondamment entendu, extrait après extrait, au fil de la pièce "Par Autan". Son écriture est limpide. Descriptive. Or merveilleusement suggestive, par-delà la surface apparente. Walser brûlait d'une vocation théâtrale, mais contrariée. Il se réalisa dans l'écriture poétique. Une vie nomade le vit prendre part aux avant-gardes de son temps (à la jointure des XIXe et XXe siècles), survivre de métiers modestes, finir longuement derrière les barreaux de la psychiatrie. Entre théâtre et poésie, sobriété descriptive et envolée imaginaire, une friction liminaire nous dit sans doute beaucoup du théâtre rugueux de François Tanguy et de son Radeau.

Sous l'apparence fânée évoquée plus haut, il n'y a rien de plus contemporain en fait, que ses principes d'écriture scénique. Tout se joue quant à la place dévolue au texte. Dans le premier tableau qu'on a décrit, il y a bel et bien des comédien.nes. physiquement présent.es sur scène. Mais leur rôle semble être, eux aussi, non pas de jouer à cet instant, mais d'écouter le texte qu'on entend, tout à l'instar des spectateur.ices elleux-mêmes. Frontalement, ils nous regardent regardant. Expérience émotionnelle intégralement partagée, renversée, questionnée. Tout du long, ces artistes seront costumé.es d'époque, mais de guingois, entre gros drap, vieux cuir et dentelle élimée, aux couvre-chefs peu arrimés, parfois extravagants, flottant dans les univers du mime ici, du burlesque là, même au bord du loufoque.

Une énigmatique situation

Ils jouent une énigmatique situation présente. Absolument présente. Le plasticien américain Frank Stella disait : *"Ce qui est à voir est ce que vous voyez."* Certes, il s'exprimait précisément à propos des principes minimalistes en art. Mais on peut l'élargir à toute une recherche contemporaine plus générale. Dans "Par Autan", on se fourvoierait à vouloir suivre un texte, comme des animaux domestiques suivent un maître. Ces ~~textes~~, ces extraits, forment une mosaïque d'éléments en friction, ici avec valeur de méditation philosophique, ailleurs de pure vibration poétique, là momentanée de péripétie narrative. Devant cette forme d'orchestration de la pensée, renonçons à la volonté de comprendre par les seules voies de l'intellection.

Un temps patient s'articule et sans doute trouvera-t-il mieux son rythme de transitions au fil des représentations prochaines. Tandis que cela semble s'étirer, les événements foisonnent en fait, si l'on s'attache au moindre geste qui vaut action, à la partition musicale incroyablement travaillée (y compris au piano en live sur le plateau), et à un sens labyrinthique, relancé d'extraits en extraits, par embardées, césures, butées. Théâtre chahuté de son théâtre même. C'est avec ce radeau là qu'il faut divaguer.

L'Ukraine forcément

Fabuleusement précise en fait, cette grande écriture scénique, plastique et chorégraphique, autant que littéraire ou comédienne, a aussi ses montées en puissance. Cela par exemple lorsqu'une soufflerie soulève rideaux et voiles en tempête, qu'affrontent les personnages dans un mime de résistance physique obstinée. On a alors pensé à l'autan, aux Treize Vents, au temps. Climat. Époque. L'Ukraine forcément. Tanguy avait fait partie des grévistes de la faim, avec Mnouchkine, avec Maguy Marin, Olivier Py, François Verret, contre le siège de Sarajevo, en 1995 au Festival d'Avignon.

Il semble bien que le théâtre artisan de "Par Autan" poursuive une accumulation somptueuse des signes d'une culture européenne encore riche de ses feux, mais frisant son épuisement, en beauté, tandis que ses fissures se font terriblement inquiétantes.

Image de Jean-Pierre Estournet « Par autan – Photo de répétition Fev22 »

Le Théâtre du Radeau a créé *Par Autan*, ce 17 mai 2022 au Théâtre des 13 vents à Montpellier. Une tournée est prévue pour la saison prochaine.

Oh si les humains, tous les humains, voulaient ne rien reprocher qu'à eux-mêmes, et uniquement à eux ! était la phrase qui frappa mes oreilles et comme la porte qui m'ouvrait au labyrinthe du minotaure (mais ce serait se tromper de spectacle ; de spectacle sans doute, mais pas de travail, pour celles et ceux qui se rappelle *Item*). Non, ç'aurait plutôt été un souffle, et les rafales du « vent du diable » m'emportèrent. C'était Walser, le bon vieil ami. Il n'y a que Walser qui peut avoir ce genre de souhaits si beaux et si simples qui renversent un monde.

Trois fois, au moins, il souffle. Et cette figure, une fois, qui s'y affronte avec un tableau dans la main droite, contre les vents de l'histoire. Ce n'est pas pour rien que l'autan est surnommé le « vent du diable ». Ainsi rodèrent les figures assassines, à cloche-pied, pour abattre ou ne pas abattre. On voudrait bien se déchausser d'un soulier pénible. Il y a alors encore ce particulier-là. Cette dame, avec un parasol dans la main gauche, le tableau dans la main droite, le vent d'en face. On se demande qu'est-ce qui la lie à cette vieille croûte. Et apparemment sans utilité, sans un sens intelligible, elle se bat contre ces forces. Autant que ce vent d'autan est emplie de désir, comme pour répondre à cette chanteuse qui étouffe dans le texte de Tchekhov : « Donnez-moi de l'atmosphère ! Auprès de vous, j'étouffe ! », autant qu'il est emplie de désir, dis-je, autant on dirait que ç'aurait été mieux pour eux et pour nous qu'il souffle de l'autre côté. On l'aurait eu dans le

dos. Ç'aurait été plus simple d'avancer. Mais l'histoire n'est pas faite ainsi. On porte un tableau contre vent et marais, un tableau d'art ou une croûte sans intérêt (il ne s'agit ici évidemment pas de patrimoine, on l'aura compris), quelque part, contre vents et marrés (les rideaux y voguaient comme la mer) pour qu'il finisse accroché sur un pauvre mur minable. Mais on l'aura porté. Ç'aura été notre fardeau et notre ardeur.

Souvent je dois penser, mais cela vaut depuis longtemps chez le Théâtre du Radeau, aux bouffonneries de Till Eulenspiegel et ses camarades. Un de ses ressorts est prendre les choses à la lettre. La moitié de l'inventivité du Théâtre du Radeau vient de cette chose bête qui est de prendre les choses à la lettre et de faire ce qui est écrit. *Il porte des bottes impeccablement cirées qui lui montent à mi-hauteur des jambes, qu'il tient bien écartées*… et Frode BjØrnstad écarte un peu plus les jambes. Mais à travers cette bêtise, il vaudrait mieux dire, cette idiotie, se construit une pensée et une nouvelle intelligence qui tourne au ridicule ce qui prétend être intelligent en « comprenant » les mots. C'est là le propre du Théâtre du Radeau qui construit une pensée par la matière, en laissant les choses un peu tranquilles avec les mots. Et les mots tranquilles avec les choses. Il n'y a pas de subordination de signification. Mais tout le monde qui a déjà fait du théâtre ou a vécu quelconque processus de création, connaît cette instant où la matière mis en mouvement produit ses propres liens, associations, trouvailles. Souvent, on ne laisse pas grand place à l'autonomie de la matière, ici, au Radeau, c'est la seule chose à laquelle on aspire. Tout le reste serait de la triche, une fixation arbitraire, morbide, arrogante, dogmatique. Et dès lors on comprends pourquoi François Tanguy a absolument besoin de cet espace, ce décors emblématique. Il doit y avoir un plan de la matière qui puisse déployer sa pensée. Dans un « espace vide » comment serait-ce possible de se défaire du surplomb du mot et de sa signification ? Non, il faut des costumes, des tables, des bancs, des cadres, des profondeurs, des lumières, des canapés, des rideaux, des fenêtres. Et il faut des bruits et de la musique (un énième chapeau à Éric Goudard) pour que le costume tombé ici peut nous montrer le « général » que « La Noce » nous indiquait de chercher, depuis des mois. Et à croire, malheureusement, entre les vents de notre histoire, par ce vent de diable de notre temps, que le seul « générale » que ce monde puisse trouver soit un général, qui d'ailleurs n'en est même pas un pour de vrai, mais peu importe. Restent les épées qui rodent et peut-être la beauté de la chute de la lune et de la rouge étoile. *C'est une parure éblouissante*. Et reste cette bêtise et cette beauté, on pourrait peut-être dire cette bêautise, du théâtre qui n'a pas encore fini avec l'enjeu de Till : décontenancer, désarmer, défaire toutes sortes de transcendances possibles.

Pour finir, François Tanguy pose devant un rideau qui cache mal, voire pas du tout, la scène, comme pour « tirer rideau », un bouquet de fleurs devant la salle réunie. Certains penseront aux obsèques. Et si c'était seulement un geste pour célébrer cette aventure du Radeau qui a écrit un bout d'histoire et remercier celles et ceux qui l'accompagnent, qu'on reconnaît de loin en loin dans la tempête ?

Un vent familier qui déboussole encore

Clara Chretien

L'insensé - 12 juin 2022

L'INSENSÉ

« Par autan », un spectacle du Théâtre du Radeau créé le 17 mai 2022 au Théâtre des 13 vents à Montpellier.

Au cœur des 13 Vents, à peine entré dans la salle, on découvre, sur la scène, une multitude de morceaux de décors déjà aperçus dans de précédents spectacles de cette compagnie. Transportés ici par le vent de la haute mer, par l'autan, des pans de murs, des morceaux de tissus, un banc en bois, des meubles et des objets apparemment échappés de quelques greniers, composent ensemble un nouveau bout d'univers, une nouvelle pièce qui vient agrandir encore l'architecture complexe de l'œuvre du Radeau.

Soudain, un homme se met à parler, il dit des mots de Walser, il a l'air de nous conter quelque chose… Et comme emportés par ces mots, ou bien pour y répondre, l'un, puis l'autre, puis d'autres êtres, sur la scène, s'animent et s'expriment. Dans un second espace que dessinent des panneaux de bois, à l'arrière-plan, la silhouette d'un homme joue du piano. Bercée par la musique des mots et de l'instrument, apaisée aussi par la douceur des lumières, je plonge dans une rêverie au cœur de laquelle des textes, des tableaux, des gestes, enfin ce que je regarde et ce que j'entends, se mêlent à mes propres pensées vagabondes.

Et puis brusquement le vent souffle, et le vent réveille et sur la scène des êtres luttent contre ce vent, ils s'acharnent à aller à contresens et les vêtements virevoltent et le parasol de la dame se cabre au premier plan. L'autan, on dit de lui qu'il rend fou et dès qu'il ressurgit, car sur le plateau il revient plusieurs fois, il interrompt le geste et la parole, les disloque ou les détourne et en dépose de nouveaux. Surtout, il est irrégulier et par le chant d'une femme ou bien par l'apparition soudaine du Prince de Hombourg, il renverse, encore et encore, ceux d'entre nous qui veillaient secrètement.

Régulièrement assailli par le vent, le plateau de Par autan est d'ailleurs en constante métamorphose. Le réagencement permanent des panneaux, des objets, des planches et des costumes, enfin de la matière, semble abolir toute immobilité. Pris dans ce même tourbillon, les textes se succèdent de plus en plus vite : Dostoioveski, Kafka, Shakespeare, Walser encore, Kierkegard, Tchekov…

Emportés dans le mouvement des siècles, des langues et des images qui tournoient ensemble, nous observons que ces éléments scéniques se rencontrent et font écho. Avant les mots de Kleist, ce sont ceux de Walser et la présence d'un homme habillé noblement sur le devant de la scène qui font exister ce fameux Prince de Hombourg. Au travers de la quantité de matières et de paroles que le Radeau dépose une nouvelle fois sur la scène, notre regard se fraye un chemin et découvre des éléments qui, en se frottant les uns aux autres, composent ensemble leur logique propre.

Mais dans cet espace où tout se modifie constamment, rien n'est jamais certain et rien ne garde sa définition. Ainsi, le mot « général », qu'on entendait un peu plus tôt, dans un texte de Kierkegard comme le contraire du « singulier », réapparaît autrement, annoncé par un personnage de La Noce qui traverse le spectacle : « Écoutez, le général arrive… J'ai fini par en trouver un… Je suis sur les rotules. Un général authentique, majestueux, comme ça, vieux dans les quatre-vingts ans, je parie. C'est pas un général, c'est un tableau. ». Et alors on ne sait plus très bien ce que signifie ici le mot « général », mais il est désormais évident que posant (ou posé) sur le devant de la scène, il y a là, devant nous, en personne, un général qui compose un

tableau. Comme s'il triomphait du sens, il a l'air victorieux, et les autres sur la scène, et nous même qui découvrons ce personnage qui tombe sous le sens, nous nous réjouissons de voir apparaître ce qui prend forme dans le chaos.

S'ils jouent parfois avec les mots pour en décomposer le sens, par moment, les acteurs du Radeau les jouent aussi tels qu'ils s'entendent. Il y a, dans cette manière de prendre les mots à la lettre, quelque chose d'évidemment drôle. Ainsi, lorsque Vincent Joly, avec les mots de Fritz Kocher, affirme « Vous allez rencontrer un personnage important, une sorte de Rübezahl… C'est le patron de l'endroit et vous ferez bien de lui tirer votre chapeau », on est ravi de voir, à l'unisson, l'ensemble des autres acteurs présents sur la scène, tirer leur chapeau en direction de la silhouette du pianiste dont on ne connaît pas encore le visage. Décontextualisée, cette phrase, redoublée d'un mouvement qui la surligne, s'échappe du texte pour s'inscrire autrement sur le plateau. Dans Par autan, avec beaucoup de gestes bouffons (comme ceux de cet homme, qui, au second plan, le pied en l'air, peine à se chausser) et de gaieté, le vent du Radeau porte ainsi sur scène des bribes de matières familières qu'il détourne pour donner à voir le chaos d'un monde en train de se faire. Et il me semble décidément que c'est aussi ce comique des mots et cette bouffonnerie qui nous permet d'accueillir avec enthousiasme la recomposition de nos souvenirs et la dislocation de nos certitudes.

C'est peut-être aussi grâce à ce caractère comique que finalement, lorsque cessent les bourrasques et que le spectacle, dans la douceur d'une semi-obscurité, se termine, je continue d'être secouée par les tableaux qui ont défilé devant mes yeux et qui s'entrechoquent encore dans ma tête. Il me semble alors que ce drôle de chantier que je viens de voir se poursuit, et que les acteurs, les images et les textes de Par autan continuent de troubler et de déformer les nouveaux souvenirs et les nouvelles pensées qui m'assaillent.

Image de Jean-Pierre Estournet « Par autan – Photo de répétition Fev22 »

Par autan » : l'insaisissable souffle du Radeau

Jean-Pierre Thibaudat

Le club MEDIAPART - 10 novembre 2022

Tous les deux ans, le guignol remet ça. Cette fois, François Tanguy et le Théâtre du Radeau nous embarquent poussés par le grand vent de « Par autan ». Des planches aux moustaches postiches, des cadres mobiles aux robes enchiffonnées, as de la bricole recyclée, les gens du radeau font du neuf avec du vieux en grands maîtres de l'éruptif à tout va. Un voyage plus enjoué que jamais. Ô merveille !

Ils sont assis sur un banc face à l'immensité, ils se serrent, se , expulsent le dernier, increvable gag. Ça revient, ça remet ça, glisse, pirouette. Plus tard, dans les épaisseurs de leur accoutrement, ils prendront place sur des chaises de cuisine dépareillées, entre deux planches, deux panneaux. Et ce petit paysage peint là bas au fond sera emporté dans la soudaine tourmente .

Les moustaches extravagantes des uns, les coiffes tournicotées des autres sont des nids à petits vermisseaux histoires, les cuissardes comme les rideaux et les gilets sont faits de pièces rapiécées, rafistolées. Idem les gants, les chapeaux. Les robes déploient leurs frissons comme tombées de vieilles malles au sortir de la nuit. Idem les papiers peints, idem les cadres tendus de tissus ou de voiles plus ou moins transparents, idem les tableaux de s champêtres, Item les fils et les filins où transitent des rideaux en toile à matelas, idem la viole qui joue du piano, idem l'animal empaillé que ne fait que passer .

Faut il voir dans un semblant de table à repasser posée sur la table au tout début un clin d'œil fraternel ? Tout passe et repasse dans les spectacles du Radeau. Les mots comme les corps dans un splendide vieillissement du même dont on ne se lassera jamais, et le bonheur de voir de nouveaux corps entrer dans la danse. Les panières immémoriales du théâtre ne chôment pas, le vent d'autan impose, par bourrasques, son tempo. Ça vrille, ça gicle, ça lutte contre le vent. Les chapeaux, les frisettes, les rideaux, les filins, les planches de bois qui inclinent les corps et les destins sont derechef à la fête. Qu'est-ce donc que cet apparent bric à brac ? Un bricolage ébouriffé me disait un jour François Tanguy.

C'est un écrin, un bac à sable, un abri pour la nuit, une dérive temporelle en barque, un carrefour où les chemins bifurquent et où les mots, comme des petites loupiotes, s'avancent en guirlande émettant des signes par intermittence.

Robert Walser, l'ami de longue date, est venu avec une musette de textes brindilles, quelques appeaux, des brandons, tel les yeux d'un homme parlant « le langage muet du désespoir » tandis que sa bouche sourit avant que la cantatrice ne« pose sa main comme une caresse sur la tête de l'enfermé». Ou bien ces mots de Robert au chevet de Kleist :« comme pressé d'annoncer un malheur, un vent de tempête fait irruption et ne trouve plus la sortie ».

Compagnon de route des jours anciens, veillant en coulisses sur le vieux temple en bois, Shakespeare, dans sa langue, fait un pas de deux et remet ça. Dostoïevski comme Kierkegaard s'accoudent au bar en ruminant. Tchekhov en bon météorologiste du monde comme il va, soulève son lorgnon : « *on étouffe ici, il va sans doute y avoir de l'orage* » ou plus loin toujours dans *La noce* ; « *donnez moi de la poésie ! Et lui, rebelle, attend l'orage comme s'il apportait la paix. Donnez-moi un orage !* ». Ça remet ça, ça glisse, De Beethoven à Gueorgui Sviridov, les musiciens ne sont pas les derniers Ça file par des chemins de fuite, des gags se souviennent du cinéma muet, un pas de danse à peine esquissé et déjà anéanti, un saga de gestes bricoles, une mémoire à vue, ouverte aux vents. Le temps est, étrangement à l'allégresse.

On retrouve Laurence Chable et Frode Bjørnstad (présents dans presque tous les spectacles de Tanguy), Martine Dupré, Vincent Joly et Erik Gerken (déjà dans *Orphéon, Cantates*, *Item*) et deux nouveaux venus, Samuel Boré (au piano) et Anaïs Muller ; ancienne élève de l'école du TNS. Fidèles d'entre les fidèles, François Fauvel (lumières) et Eric Goudard(son) accompagnent une fois le plus François Tanguy.

Par autan : les vents porteurs de François Tanguy

Vincent Bouquet

sceneweb.fr - 13 novembre 2022

Avec son fidèle équipage, le capitaine du Théâtre du Radeau continue de voguer dans son univers théâtral où, à rebours du temps présent, tout concourt à parler aussi bien à l'intellect qu'à l'âme.

Coincée entre un bar-tabac, un club de gymnastique et une pizzeria bonne à tout faire, La Fonderie ne laisse rien paraître au premier regard. Ancien site industriel transformé en succursale automobile dans les années 1960, l'endroit n'a pas franchement l'allure d'un lieu culturel. Et pourtant, depuis 1985, le Théâtre du Radeau de François Tanguy en a fait sa base arrière, son lieu de création plus que de représentation, où il invite à intervalles réguliers d'autres compagnies pour leur offrir ce qui leur manque souvent cruellement : de l'espace et du temps. En poussant la porte de ce local atypique, on découvre un décor à l'état brut, où quelques guirlandes contrebalancent la froideur des parpaings, où le café et les sirops sont en libre-service sur le comptoir du bar, où les billets se règlent encore sur place et en espèces. Y flotte le doux parfum d'une liberté surannée qui attire les foules : ce vendredi 11 novembre, comme les quatre jours précédents, le dernier spectacle de François Tanguy, *Par autan*, affiche complet. **À 5 euros la place, en tarif unique, il faut dire que l'expérience a la saveur de celles que l'on offre.**

Plus avertis que néophytes, les spectateurs manceaux paraissent, à les entendre discuter dans le hall, connaître la singularité du travail du maître des lieux. *« Tu vas voir, c'est très musical »*, anticipe l'un ; *« Je te préviens, il n'y a jamais d'histoire »*, avertit l'autre ; *« Ça oblige à se laisser porter »*, annonce un dernier. Et, comme toujours chez François Tanguy, sa nouvelle création sera un peu tout cela à la fois. Son titre aussi énigmatique que sublime, l'artiste est allé le dénicher dans l'une de ses expériences récentes. *« Au fil de la tournée d'*Item [son précédent spectacle, NDLR]*, fragmentée pour causes de circonstances, le spectacle s'est posé à Montpellier*, raconte Jean-Pierre Thibaudat dans le texte de présentation qu'il a composé pour le Festival d'Automne à Paris où le metteur en scène est invité pour la douzième fois. *En marge des représentations, François Tanguy et son équipe ont animé un atelier au Théâtre des treize vents. Ils ont tendu des draps entre quatre arbres et le vent s'est levé, le vent d'autan, bousculant tout. Et c'est dans son souffle puissant et ses bourrasques que s'est bientôt levé le titre du spectacle* Par autan*. Restait à inventer, articuler, fabriquer le futur spectacle dont n'existait alors rien d'autre que le titre. »*

Rien d'autre, ou presque, tant **le fécond capharnaüm de bois, de châssis, de toiles et de cloisons amovibles présent sur le plateau ressemble à s'y méprendre à celui d'*Item*, dont François Tanguy a voulu, semble-t-il, poursuivre le collage en forme de voyage.** Dans les rideaux blancs solidement arrimés à l'avant-scène, le vent ne tarde pas à souffler, et à charrier avec lui son lot de fragments textuels, comme autant de signaux qui permettent à tout un chacun de se frayer son propre chemin. Pêle-mêle, on croit reconnaître Shakespeare (*Hamlet*, *Le Roi Lear*, *Richard III*) et Kafka (*Journal*), Tchekhov (*La Noce*, *La Mouette*) et Kleist (*Le Prince de Hombourg*, *La Cruche cassée*), Kierkegaard (*Crainte et tremblement*) et Dostoïevski (*Les Frères Karamazov*), et surtout Robert Walser qui, au gré d'extraits des *Rédactions de Fritz Kocher*, de *LaSonate*, de *Kleist à Thoune* et de *Tableau vivant*, ouvre, clôt et rythme cette épopée avec son lyrisme échevelé. **S'il est sans doute plus difficile de pénétrer dans ce *Par autan* que dans d'autres spectacles de**

François Tanguy, la magie ne peine malgré tout pas à opérer, et sa savante mécanique, moins désordonnée que ne le laissent croire les apparences, à produire ses troublants effets.

Dans cette scénographie qui ne cesse de s'ouvrir et de multiplier les plans, comme si l'art dramatique et le vent parvenaient à repousser progressivement les limites d'un espace mental trop encombré, les comédiennes et comédiens ont l'aura magnétique de créatures sorties du fond des âges et des livres. Fidèles du Théâtre du Radeau (**Laurence Chable**, **Martine Dupé**, **Frode Bjørnstad**, **Erik Gerken**, **Vincent Joly**) ou nouveaux venus (**Anaïs Muller** et le musicien **Samuel Boré**), tantôt chevalier, grande bourgeoise ou mariée au gré des beaux costumes d'**Odile Crétault**, ils alimentent une étrangeté calculée et alternent sans mal les pitreries et les morceaux de bravoure, les partitions en solo ou à plusieurs, jusqu'à ouvrir un univers parallèle en dehors, et à rebours, du temps présent. Au rythme de Beethoven, Brahms, Mahler, Rachmaninoff, Scarlatti ou encore Schumann, ils réussissent à donner naissance à un mouvement qui, au-delà de l'intellect, parle, sans que l'on comprenne vraiment comment, à l'âme de ceux qui les écoutent. Et c'est là que réside tout le génie de François Tanguy qui, à la manière d'un orfèvre, réusi , à l'aide de bijoux parfois oubliés, à donner naissance à une nouvelle *« parure éblouissante »*.

Par autan de François Tanguy : une magnifique invitation à la rêverie et la divagation poétique

Manuel Piolat Soleymat

la terrasse - 23 novembre 2022 & 27 octobre 2023

Compagnon de route du T2G, François Tanguy s'est éteint le 7 décembre 2022, au moment y où était présentée Par Autan , dix-neuvième création du Théâtre du Radeau. La pièce, accueillie dans le cadre du Festival d'Automne, creuse le sillon d'un art libre, lyrique, kaléidoscopique. Un art qui, en dehors des cadres de la narration, est une magnifique invitation à la rêverie et la divagation poétique.

L'autan est un vent du Sud. Un vent violent, impétueux, sec et chaud, annonciateur de pluies, d'orages, de bouleversements climatiques. Ce vent donne son titre à la nouvelle création du Théâtre du Radeau, compagnie installée au Mans qui élabore, depuis le début des années 1980, des spectacles d'une rare force poétique. Il ne faut pas chercher à expliquer, analyser ou élucider les mystères qui font la singularité de ces œuvres composites, manières de patchworks entremêlant théâtre, littérature et musique. Car ces pièces qui ont tout du baroque (l'humour en plus, la pompe en moins) valent autant pour ce qu'elles ne racontent pas, ce qu'elles contournent et occultent, que pour ce qu'elles laissent deviner : perspectives envoûtantes qui engendrent des déambulations intérieures propres à chacune et chacun. Assister à l'une de ces représentations à la fois simples et complexes, recherchées et artisanales, c'est accepter de lâcher prise, de prendre le large, de quitter les terres de la pensée rationnelle pour rejoindre celles, aventureuses, de la sensation, de l'émotion, de la contingence.

Une succession de tableaux vivants

Des rideaux, des panneaux de bois, des châssis, des tables, des planches, toutes sortes d'objets et de meubles habitent le plateau. Ces éléments de bric-à-brac sont déplacés, suivant les tableaux vivants qui se succèdent, par des femmes et des hommes affublés de perruques, de fausses barbes, d'accoutrements de tous genres. Ici, nul personnage, nulle construction psychologique, mais des motifs et des figures qui surgissent, qui chantent ou jouent du piano, disent des fragments de textes en français ou en langues étrangères. Ces êtres extravagants passent et repassent devant nous. Ils trébuchent, se rattrapent, font groupe, donnent corps à une farandole de situations déséquilibrées, toujours inattendues. Comme toutes les créations de François Tanguy, *Par Autan* ne nous raconte pas d'histoire. Elle fait naître un monde. Un monde pictural dont la profondeur énigmatique puise, notamment, dans la beauté des œuvres de Robert Walser, Gustav Mahler, Anton Tchekhov, Sergueï Rachmaninov, Søren Kierkegaard, Felix Mendelssohn, Heinrich von Kleist, Ludwig van Beethoven ou William Shakespeare.

Par autan, mise en scène et scénographie de François Tanguy, au Festival TNB du Théâtre National de Bretagne à Rennes, avant le Festival d'Automne à Paris, au T2G à Gennevilliers

« Le murmure du vent s'approchait rapide. En première ligne, on pouvait distinguer une sorte de plainte assoupie et très loin, à l'arrière, l'accroissement d'une clameur multiple qui s'avançait en s'étalant. On y distinguait comme des roulements d'une multitude de tambours, une note impétueuse et mauvaise, et le chant d'une foule en marche. (Joseph Conrad, *Typhon).*

Les souffles d'air, l'évocation du vent fantasque traduisent les mouvements de l'atmosphère et de la respiration, de l'air et de la vie, le vent et le souffle vital. Phénomène craint, le vent apporte le dérèglement du « temps » et la tempête; il chasse et apporte les nuages, offre la pluie et le soleil. Ouragans et tempêtes, accélérations, déviations et tourbillons sur les vents contraires, tel le vent d'autan, orageux et impétueux, soufflant du large, sud, sud-ouest, sur le littoral sud de la France.

La face terrible du vent existe, symbole associé à la violence des hommes, tempête de mer ou de terre, de jour ou de nuit, inspirant la poésie romantique où le vent souvent ravage les étendues et fait renaître à la fois la nature et l'âme. Shelley y voit l' « enchanteur des spectres, l'« esprit sauvage », l'« âme farouche ». Il est évoqué Robert Walser, avec *Kleist à Thoune – (Histoires) : « La campagne paraît vouloir se cacher au mauvais temps, vouloir se dégonfler. Le lac est dur et sombre, et les vagues parlent méchamment. Comme pressé d'annoncer un malheur, un vent de tempête fait irruption et ne trouve plus la sortie. Il se cogne d'un flanc de montagne à l'autre.* »

Du phénomène météorologique au souffle vital, du physique au méta-physique, le vent, invisible et présent, semble une des réalités culturelles les plus riches, aussi mobile et changeante que la vie.

Il n'en fallait pas davantage pour l'inspiration de *Par autan*, le dernier spectacle de François Tanguy et du Théâtre du Radeau, cérémonial convivial – rituel ou messe scénique -, installé dans un appentis de jardin, hangar, débarras, où seraient remisés du bois, de vieilles tables, des bancs, un fouillis de cadres, de planches de menuiserie oubliées : une invitation onirique au voyage. *O*n entend souffler le vent depuis l'extérieur sur la scène, air qui soulève les rideaux et les robes.

En suivant les stations d'un chemin de croix laïque et inventif à parcourir tant bien que mal, là où « on »- les interprètes accompagnés du regard intrigué des spectateurs – pourrait se frayer un passage et franchir les obstacles, entre petits rideaux clairs coulissants et autres tentures libres.

Des châssis de bois sont transportés en équilibre fragile, portes et parois transbahutées à l'horizontale, à mains nues, par les acteurs, s'entraidant les uns les autres – sujets débraillés de fresques et portraits en pied descendus de leur tableau. Ce sont des présences existentielles d'un autre temps et universelles en même temps, fugitives et récurrentes, issues de la littérature et la poésie, en un ballet chorégraphié de gestes, postures et remuements dans un décor mouvant.

Et avant que le vent ne se lève et ne fasse tout trembler – sons et vibrations -, le public entend les bruits apaisants de la Nature, les chants des oiseaux dans les sous-bois – expressions de gaieté.

La musique tient lieu sur scène de premier souffle et de nécessité vitale – Beethoven, Brahms, Bach, Dvorak, Grieg, Mahler, Rachmaninov…-, de même, l'énergie salutaire de fragments de poèmes, de souvenirs littéraires et de bribes de théâtre, relevant de la mémoire et de l'imaginaire par les grands artisans du verbe: Walser, Kafka, Shakespeare, Tchekhov, Dostoieïvski, Kleist…

Chapeaux noirs pour les hommes façon fin XIX è, fausses barbes et moustaches, mais aussi romantisme des lourds manteaux russes de fourrure ; étoffes colorées pour les femmes, robes longues et déguisements de bric et de broc: un paysage onirique entre souvenirs et songes.

Surgit la figure de la mariée dans sa robe et sa voilette blanches (extrait de *La Noce* de Tchekhov) – le vent s'en donne à coeur joie pour les faire s'envoler. Une rixe sourd entre deux invités autour du débat sur le nouvel éclairage électrique, tandis qu'un autre ne cesse de demander à son interlocuteur s'il y a en Grèce des morilles ou tel autre animal exotique. La même jeune fille – Anaïs Muller – interprète ailleurs le monologue de Nina, écrit de Treplev pour celle qu'il aime, *La Mouette*.

*O*u bien, un extrait encore *Poésie* de T.S. Eliot : « Sur le bord du Léman je m'assis et pleurai… *Sweet Thames, run softly till I end my song Run softly*, je ne parle pas fort, ni pour longtemps. Mais j'entends derrière moi dans une rafale glacée Grelotter des cliquetis et des rires décharnés. »

Chants et déclamations en langues diverses, pianiste à son instrument, dans le chaos d'un méli-mélo improbable, bric-à-brac et fouillis indescriptibles, la vie va à travers le temps qui passe – souffle de vent et brise d'espérance. Et se font entendre des bribes de de théâtre mémorable : « Non, non, mon rêve s'est poursuivi au-delà de la vie. Oh, c'est alors que s'éleva la tempête dans mon âme. Il me sembla franchir le flot mélancolique en compagnie de ce sombre passeur dont parlent les poètes, pour entrer au royaume de perpétuelle nuit. » (Shakespeare, *Richard III)*

Les acteurs s'affairent à leur tâche scénique, marchent sur une table après l'avoir recouverte d'une nappe blanche, y installent des chaises en formica renversées, sautent les gués et les obstacles entre les bancs. Ils disparaissent, à cour et à jardin, et à l'horizon d'une suite de pièces comme encastrées jusqu'au mur de lointain, et réapparaissent accoutrés différemment, baroques, décalés.

Peut-être sont-ils les anges de *La Sonate* de Walser, encore : « Les anges ne connaissent pas l'espoir. Un ange espère-t-il ? Non les anges sont au-dessus de tous les espoirs, de tous… »

Une aventure à la fois fantasmagorique et poétique, musicale et verbale, littéraire et théâtrale.

Spectacle vu le 26 novembre 2022, salle Gabily, hors-les-murs, dans le cadre du ***Festival TNB*** du ***Théâtre National de Bretagne*** à ***Rennes.***

Mouvement infini

Convoquant les œuvres de Walser, Kafka, Tchékhov, T.S. Eliot… ***Par autan*****, dernière création de François Tanguy, entraîne le spectateur dans une fantasmagorie enjouée.**

Il est question d'une princesse de sang royal tenue prisonnière, d'un lion attaché à une chaîne, d'une épée qui soupire… À moins que la princesse ne soit une cantatrice d'opéra en train de s'exercer dans son appartement. Son chant « fait s'ouvrir d'un coup les deux battants de la fenêtre et livre à l'air un bel escalier à descendre ». Il est aussi question du particulier et du général. De nymphes « qui s'en sont allées ». Mais aussi de « rafales glacées dans lesquelles quelqu'un entend « grelotter des cliquetis et des rires décharnés ».

Par autan, nouvelle création de François Tanguy, est une de ces œuvres rares où le spectateur est mis en contact avec une pluralité de mondes qui communiquent les uns avec les autres par le biais de passerelles plus ou moins secrètes, dont le banc étroit disposé à l'avant-scène constitue un exemple typique.
Personne, peut-être, ne demande tant au théâtre que François Tanguy. Et personne n'en obtient de tels résultats, par la grâce de mécanismes subtils minutieusement organisés où scénographie, acteurs, textes et musiques s'articulent en une suite de tableaux comme suspendus dans une temporalité parallèle.

En témoigne la description fantasque, tirée d'un texte de Robert Walser, en ouverture du spectacle, énoncée d'une voix égale dont la respiration équilibrée libère la charge fabuleuse des mots de l'écrivain. L'effet est d'autant plus efficace que Laurence Chable, la comédienne qui prononce ces mots n'apparaît pas. Cela ne veut pas dire que la scène est vide, loin de là. Il y a notamment une table sur laquelle est posée une autre table, des chaises en formica, quelques bancs alignés bout à bout, des panneaux savamment enchevêtrés, des rideaux repliés sur leurs tringles, des

tentures et même un tableau accroché à une cloison derrière la table. Soit un dispositif ingénieux destiné à montrer autant qu'à dissimuler.

L'irruption d'un gaillard portant un immense panneau tendu d'une toile opaque qui laisse seulement deviner sa silhouette, confirme ce flottement volontaire entre différents degrés de perception. L'homme marche d'un bon pas en équilibre sur le banc suivi par trois autres personnages. Plus tard, sur ce même banc, cette fois en position inclinée, une dame en costume ancien, un tableau sous le bras, affrontera parapluie en main une bourrasque sévère. Une autre suit, une liasse de feuilles à la main, qui ne manqueront pas de s'envoler. À un autre moment, c'est un soldat en cotte de mailles tirant une énorme épée. Disparu à l'autre bout, on entend un cri et la chute d'un cadavre tandis que de nouveau à vue le soldat essuie la lame. La scène se reproduira avec quelques variantes. L'épée n'avait-elle pas déjà été annoncée par la série des parapluies ?

Le spectacle fonctionne ainsi par échos, frottements, affinités, déformations. Debout sur la table, un homme coiffé d'un chapeau énonce un passage de *Crainte et tremblement* de Kierkegaard. À la dialectique du philosophe sur le particulier et le général à propos d'Abraham et du sacrifice d'Isaac, répondent les mots de Kafka sur « le va-et-vient entre le général et le particulier ». Quand, plus tard, il est question d'un général, qu'on habille d'un long manteau rouge rehaussé par des épaulettes, on mesure l'humour correspondant aux glissements de sens d'une logique de rêve. Il s'agit en fait d'un personnage de *La Noce* de Tchékhov. Plutôt ridicule, il a quelque chose d'un clown. Mais ce qui est extraordinaire dans ce spectacle très riche et finement construit, c'est l'attention accordée aux pouvoirs quasi alchimiques du verbe. Sitôt énoncé, chaque mot donne littéralement vie à des images, dont certaines prennent corps sous nos yeux. Une illustration peu commune des capacités du langage à faire exister des images qui renvoient elles-mêmes à d'autres images dans un mouvement infini.

l'Humanité

CULTURE & SAVOIRS

Les acteurs portent haut et beau chaque texte, chaque phrase, chaque mot de leur partition. JEAN-PIERRE ESTOUNET

Un vent de folie souffle sur le Radeau

SCÈNE *Par Autan,* la création du Théâtre du Radeau, est une épopée, un voyage en terres poétiques à la scénographie et la musicalité envoûtantes.

On dit du vent d'autan qu'il fait danser les fous. Fous nous sommes, fous nous mourrons. Plier, ne pas plier, rester debout, face aux intempéries du monde, aux catastrophes d'une humanité au bord du fracas. Tant pis si on nous traite de fous. La folie est là, sur le plateau. Enchevêtrement de panneaux, de châssis vides, des tables disposées dans le plus grand désordre apparent. Au mur des tableaux, quelques animaux empaillés. Derrière une alcôve, on aperçoit un piano, peut-être des bougeoirs, un canapé. Que se trame-t-il dans les secrets d'alcôve ? À cour, à jardin, des voilages, soulevés par ce fichu vent d'autan qui ne cesse de souffler, violemment, méchamment, rythmant les allées et venues de personnages fantômes et pourtant bien réels. Qui sont-ils ? Au fond, peu importe qui ils sont. Ils sont les passants qu'on croise dans les rues de la ville, des gens qu'on remarque à peine, ils sont eux, ils sont nous. Que font-ils ? Ils vivent, respirent, chantent, convoquent les poètes. Ils nous parlent d'un temps infini où hier et aujourd'hui se croisent dans un entrelacs de mots saisis dans leur envol vertigineux.

Le Théâtre du Radeau est un théâtre poétique, facétieux, un théâtre qui pétille d'inventivité, utilisant tous les outils de cet art à portée de main pour ce qu'ils sont et non pour ce qu'on aimerait qu'ils soient. Décors, lumières, musiques, costumes prennent vie, incarnant un geste théâtral où chacun peut faire son chemin, se perdre et se retrouver. Face au naufrage du monde, une femme avec ombrelle tient, serré contre son corps, un tableau. Elle avance, dans le vent qui manque de la renverser. Elle est plus qu'une femme pliée sous l'effort, elle est l'histoire de tous ceux qui traversent des océans, emportant avec eux ce qui peut être sauvé. Dans cette mécanique théâtrale, c'est la vie qui s'invite. Celle que l'on croyait enfouie à jamais au fond de nos mémoires et d'où jaillissent des bouquets de textes en fragments, des notes de musique lointaines et égarées qui refont surface, dans une joie soudaine, inattendue.

PAS DE FIL NARRATIF, PAS D'HISTOIRE

AVEC UN DÉBUT, UN MILIEU ET UNE FIN

On ne peut résumer, raconter un spectacle du Radeau. Pas de fil narratif habituel, pas d'histoire avec un début, un milieu et une fin. François Tanguy, à la barre de ce frêle esquif qui défie la houle, ne se contente pas de mettre en scène : il met en mots, en corps et en musique tous les arts, sans hiérarchie. Tel un peintre devant son chevalet, travaillant sur le motif, il saisit la lumière, les clairs-obscurs, remplit sa toile blanche à coups d'aplats de couleur qu'il va se dépêcher d'éclairer de nuances, déclinant soudain nos tourments et nos joies intérieurs. Chef d'orchestre, chef de chœur, sa partition est un voyage qui convoque Brahms, Bach, Dvorak, Mahler, Mendelssohn, Schumann ou encore Sviridov. Des airs lointains qui nous sont pourtant si familiers, des airs mélancoliques où les touches blanches et noires du piano laissent en suspens chaque note. On retient son souffle, on ferme les yeux, on se laisse porter par la mélodie. On réapprend à regarder et écouter le monde, loin du bruit et de l'agitation restés dehors. C'est un sentiment d'apaisement infini qui nous envahit et nous réconcilie avec la vie.

François Tanguy remplit sa toile blanche à coups d'aplats de couleur, déclinant nos tourments et nos joies intérieurs.

Pas besoin de connaître la partition, ni Tchekhov, ni Dostoïevski, ni Shakespeare, ni Walser, ni Kafka, ni Gongora… Non, nul besoin tant *Par Autan* s'adresse au cœur. Chacun emprunte la voie qui lui convient. Le théâtre de François Tanguy est un théâtre où le chemin n'est pas tracé, où il se fait en avançant, en titubant.

Quant aux acteurs, qu'ils soient de vieux compagnons de route ou des nouveaux venus, on aime les voir traverser de part en part le plateau, disparaître comme ils sont apparus, comme par magie, se faire une place sur un banc, se parer de leurs plus beaux atours pour jouer un Prince de Hombourg venu du fond des âges ou une mariée échappée d'une noce tchékhovienne.

Ils portent haut et beau chaque texte, chaque phrase, chaque mot de leur partition. Parfois, ils jouent le silence, semblent attendre, on ne sait trop quoi, dans un recueillement païen. Alors on rit, on pleure, on ne sait plus très bien pourquoi ni comment. Elle est là la magie, la singularité du Théâtre du Radeau. Dans cette invitation au voyage, à partager un bout de chemin ensemble, à traverser une folle épopée où la poésie n'est pas un supplément d'âme.

MARIE-JOSÉ SIRACH

Au Théâtre de Gennevilliers/ Festival d'automne du 8 au 17 décembre. Au Théâtre national de Strasbourg du 6 au 14 janvier. À l'Archipel, Perpignan, les 25 et 26 janvier. À la Comédie de Caen les 2 et 3 février. Au CDN de Besançon les 8 et 9 mars.

Par autan de François Tanguy: un théâtre (é)mouvant, toutes voiles hissées

La Fleur du Dimanche

La fleur du dimanche - 6 janvier 2023

Le théâtre de François Tanguy est mouvant à tous les sens du terme. Celles et ceux qui le connaissent déjà* ont remarqué que jamais il n'est comparable, il avance et évolue. D'un théâtre fait de déplacements de comédiens et surtout des éléments de son décor, avec très peu de paroles (compréhensibles), il a muté en un théâtre qui fait émerger le texte sur lequel il s'appuie, se fonde. Et pour cette dernière pièce, **Par autan**, il fait laisse une place plus importante à la musique et au chant. Ne serait-ce que par l'arrivée d'un pianiste, Samuel Boré, dont la musique se marie, se fond avec la bande son enregistrée. Mais la parole est aussi musique...

Notons le clin d'oeil surprenant et humoristique du faux "play-back" d'une pièce au piano joué par un vieil instrument à cordes dans un des premiers tableaux. Egalement l'arrivée du chant avec la chanson de Mendelssohn "*Abschiedslied der Zugvögel* " - Chant d'adieu des oiseaux migrateurs", ode à la fin de l'été:

Hin ist die schöne Sommerzeit
Und nach der Freud kam das Leid
Le bel été est parti
Et après la joie vint le chagrin

Ou encore la chanson d'amour dans l'extrait de la pièce d'Anton Tchekhov " **La Noce** " : " *je vous aimais, l'amour encore, peut-être...*".

Pour celles et ceux qui ne connaissent pas son travail, il faut dire que son théâtre est infusé de textes d'auteurs qui le nourrissent, comme, souvent, Robert Walser, mais aussi Shakespeare, Kafka, Tchekhov, Dostoievski et un texte philosphique de Soren Kierkegaard sur l'individu et le général qui donne une scène hilarante de nonsense surréaliste.

Et donc, pour apprécier son théâtre, il faut à la fois emmener ses outils et se laisser porter par le mouvement de la pièce, des comédiens, du décor, de la musique, de la bande son et du texte, comme cet extrait de Robert Walser parlant de la "scène" d'un glacier:

"*Applaudissez fort, même si vous avez failli ne pas aimer. Qu'avez-vous fait de votre alpenstock? Laissé à la maison? La prochaine fois il faudra penser à votre équipement sportif avant de venir à la Montagne, on ne sait jamais. Mieux vaut prévoir.*"

Au théâtre, surtout celui de François Tanguy, il faut prévoir aussi, se préparer, en aiguisant son esprit et ses sens, être dans un état de réception ou un abandon général et généreux:

"*C'est comme si le va-et-vient entre le général et le particulier se déroulait sur une vraie scène de théâtre, alors que la vie en général serait inscrite sur le décor du fond.*" (Kafka - Journal)

Ce "*général*" prononcé quelquefois "*Guénéral*" d'une manière martiale, (magnifique Erik Gereknr en chef de guerre chancelant et tremblotant) nous renvoie aussi à la guerre, parce qu'il n'y a pas que l'amour et les fleurs dans cette pièce, il y a aussi des combats, des épées et des meurtres (sans perdre l'humour):

"- *Eh bien, je le poignarde pendant qu'il dort?*

- *Non: il dira que ça été fait lâchement, quand il se réveillera.*

- *Mais il ne se réveillera plus jamais, jusqu'au grand jour du Jugement dernier.*" (Shakespeare - Richard III)

Constamment, la pièce joue sur la perception, l'attention, l'écoute, l'éveil, le sous-texte. Car le texte n'est pas forcément entendu, il s'agit aussi dans ce théâtre d'atmosphère, de météo, de souffle, de brise qui va se renforcrer et devenir bourrasque, de temps qui se ralentit et soudain s'accélère et soulève les voiles, les drisses, fait voler les parapluies. Et ce théâtre s'interroge sur le temps:

"*En quels temps sommes-nous donc, qui voit des artistes jetés aux lions, à côté d'une chaîne qui cliquette, devant une épée qui soupire, en compagnie de gens qui ont l'idée saugrenue d'habiter dans des caisses en fer?*" (Tableau vivant - Robert Walser).

Ces textes glanés et intégrés se succèdent dans une mouvance de tableaux vivants - singulièrement incarnés par des comédiens magnifiques: Anaïs Muller dont la voix magnifique a su trouver le souffle juste, Laurence Chable, l'âme et la fondatrice du Théâtre du Radeau, Martine Dupé qui est à l'unisson de son rôle entre la troupe et la salle, "au seuil", Frode Bjornstad magistral, de toutes les aventures, Erik Gerken, figure de clown donquichotesque et Vincent Joly transformiste et ses multiples postiches. Ils nous transportent dans une ballade météorologique où nous ne perdons le sens du temps:

"*Mais où est le soleil? Eh, c'est que l'ensoleillement finit par vous faire oublier la présence du soleil.*" (Tableau vivant - Robert Walser)

Pour finir soudain dans l'éblouissement de la nuit:

"*Brusquement la lune, de son immense hauteur, tombe dans la cour, aux pieds de la femme [...] Mais la lune se fragmente et se dilue en un vaste manteau...*" (Tableau vivant - Robert Walser)

Et nous songeons à la scène d'ouverture où il nous a semblé voir un fantôme , assis derrière le décor, immobile.... et nous repensons à François Tanguy qui nous a emmené dans son beau voyage.

« Par autan », les fantômes du temps de FrançoisTanguy

Fabienne Darge

La Monde - 12 janvier 2023

L'ultime création du metteur en scène, mort en décembre, est comme une quintessence de sonart unique et poétique.

« Par autan », par le Théâtre du Radeau, pièce mise en scène par François Tanguy, au Théâtre des 13 vents, à Montpellier, le 16 mai 2022. JEAN-PIERRE ESTOURNET

Est-il besoin de dire quelle émotion particulière on éprouve à voir ce *Par Autan*, dernière − dans tous les sens du terme − création de François Tanguy ? Le metteur en scène, inventeur d'une œuvre théâtrale d'une poésie folle, à nulle autre pareille, est mort soudainement, le 7 décembre 2022, à 64 ans. Par Autan est donc le dernier spectacle que l'on verra de lui, créé comme toujours avec son Théâtre du Radeau, ancré dans une ancienne fonderie du Mans depuis le milieu des années 1980.

Et ce spectacle est comme un grand rêve de théâtre, une quintessence de l'art de François Tanguy, chez qui la dramaturgie classique, avec ses dialogues et ses personnages, n'a pas cours. C'est un art d'apparition et de disparition, de convocation des fantômes, de ravaudage, de reprisage et de collage des oripeaux du théâtre, de la littérature et de la musique, dans lesquels le metteur en scène ne cessait de s'immerger.

Ils sont nombreux, les fantômes qui hantent cet ultime tour de piste du montreur de sortilèges, dernier opus qui emprunte son titre au vent d'autan, un vent d'orage qui souffle du sud et dont on dit qu'il peut rendre fou. Il souffle en tout cas comme un fou sur le décor qui, comme toujours avec le Théâtre du Radeau, est fait de bric et de broc, avec des meubles de récup, des draps blancs en guise de rideaux

qui coulissent, et des panneaux de Plexiglas qui glissent, recomposant un espace mouvant, des perspectives toujours différentes.

Chaos sans cesse réagencé

Ces fantômes sont d'abord ceux de l'écrivain suisse Robert Walser (avec des textes divers extraits de *Rédactions de Fritz Kocher*, de *La Sonate*, de Kleist à *Thoune* et de *Tableau vivant*) et d'Anton Tchekhov avec sa pièce *La Noce*, qui forment le corpus principal qui structure tout le spectacle. Mais il y en a bien d'autres, qui traversent ce paysage en forme de chaos sans cesse réagencé : Shakespeare avec *Hamlet, Le Roi Lear* ou *Richard III*, Heinrich von Kleist, Kafka et *son Journal*, Kierkegaard, Dostoïevski et ses *Frères Karamazov*…

Passent dans ce *Par Autan* des chevaliers, des hallebardiers, des héros fatigués, des cantatrices et des actrices en robe de velours rouge ou en tenue de mariée, tout un bric-à-brac du théâtre sur lequel s'est déposé le voile du temps. Incarnation par excellence du héros romantique depuis que Gérard Philipe l'a fait entrer dans la légende, le Prince de Hombourg fait une apparition qui déclenche des éclats de rire, car le prince est sérieusement décati. Robert Walser écrit : « *Il me semble voir devant moi le Prince de Hombourg. On l'a fourré dans un costume de son époque et il n'est pas peu fier à présent des couleurs qu'il porte, assez à l'aise, dirait-on, dans le genre m'as-tu-vu*. »

Ce fumet d'apocalypse s'accompagne d'un sens de l'absurde plus marqué qu'auparavant

« C'est tout un théâtre d'ombres qu'a animé François Tanguy, accompagné par des musiques de Beethoven, Schumann, Brahms, Rachmaninov, Mendelssohn, Dvorak ou Scarlatti. Les ombres d'une culture qui fut la nôtre, sans doute, peut-être en train de devenir fantomatique, de se dissoudre dans l'acide de temps nouveaux. Il y a dans *Par aut*an un entêtant parfum de fin du monde, que confirme aussi ce célèbre passage de La Mouette, de Tchekhov, en forme de poème dramatique évoquant la disparition de plantes, d'animaux et de ce qui fait une bonne partie de notre monde vivant. »

« Mais ce fumet d'apocalypse s'accompagne d'un sens de l'absurde plus marqué qu'auparavant, et d'un humour qui n'était pas toujours au rendez-vous dans toutes les créations de François Tanguy. Et si les figures de cet étrange théâtre s'animent, c'est grâce à des acteurs dépositaires d'un jeu bien particulier, lui aussi porté par une sorte de poésie du bancal. Que ces acteurs soient des fidèles du Théâtre du Radeau (Laurence Chable, cofondatrice de l'aventure, Martine Dupé, Frode Bjornstad, Erik Gerken, Vincent Joly) ou des nouveaux venus (Anaïs Muller et le musicien Samuel Boré), ils excellent dans cette forme de présence/absence propre à l'art de François Tanguy. »

« Après la mort de son fondateur, le Radeau va, pendant un certain nombre de mois, tourner non seulement Par autan mais aussi Item, sa création précédente. Et faire ainsi découvrir, pour un moment encore, à de nouveaux spectateurs, l'art si singulier et précieux de François Tanguy. Que vogue le radeau, malgré les vents mauvais de l'histoire. »

La table est mise. Elle est de mise, dressée d'une nappe blanche, surmontée d'une hermine nous fixant de son regard. Avec le recul infini que lui offre son monde d'immobilité l'animal nous dévisage comme personne ne s'autorise plus à le faire, empreint d'une lucidité à laquelle on ne peut que s'abandonner.

Ce qui nous regarde est impénétrable. C'est un dos tourné sur sa chaise, c'est la réverbération mordorée d'une lumière grise, c'est, éloignée, à travers les parois et les rideaux, la voix assourdie et grave d'une actrice égrenant les mots de Robert Walser. Nous tirant l'oreille, nous tirant l'âme hors du fourreau où elle sommeille, nous parle-t-elle depuis cet ailleurs lointain ou de cet autre temps, passé, à venir ? En quel temps sommes-nous ? interroge-t-elle avec le poète. Il fut un temps où le théâtre n'était pas un vain mot, où les formes se soulevaient comme un seul homme. Ce temps est encore celui, inexpugnable, du Théâtre du Radeau. Comme dans les contes, il était une foi qui d'emblée fait table rase des attendus narratifs, fait de la monstration une révélation. Car ce théâtre est matérialiste, est un insurgé de la matière. Il ne se fait pas d'illusions, il gravit ses montagnes littéraires avec l'allant débonnaire du randonneur alpestre.

Par autan peint l'invisible part de la matière et des corps. Celle qui nous anime. Si les scénographies de François Tanguy sont reconnaissables par l'accumulation de panneaux ouvrant sans cesse de nouvelles perspectives, formant de nouveaux paysages plastiques, Par autan s'en détache nettement par ses enfilades de rideaux et voilages. Autant de toiles affranchies de leur châssis, que l'on dirait parties en goguettes. Comme si d'atelier il fallait désormais peindre en plein air, au grand air. Sur le motif. Que la toile flotte, libre, et révèle les forces qui nous démontent ! Par autan affirme ce geste, résolument et divinement pittoresque, qui traverse d'un jet le plateau comme le pinceau brosse dans un accès de furie la toile. Ce souffle sur la scène, ce vent d'autan fuyant de cour à jardin, retournant les ombrelles, déséquilibrant les belles dames, menaçant d'arracher un tableau à une main ou les rideaux à leur fil, malmenant ce monde comme une charrette pleine de paille tirée par des boeufs sur un chemin de terre, balayant tout sur son passage, tordant les corps, brisant les postures, redessinant les silhouettes, ce souffle est à la scène ce que la touche, le coup de pinceau est à la peinture. Rendant visible dans un même élan le geste créateur et sa création, Par autan capture de façon inouïe le déploiement des corps dans leur saisissement par le pinceau de la mise en scène.

C'est encore un souffle au cœur. C'est l'animation de l'inanimé. C'est un soulèvement. De cette force invisible ne sont perceptibles que les effets. Seuls les faits et les gestes témoignent.

Les acteurs cheminant, chevauchant, des textes nerveux de Walser, Kafka, Kierkegaard, Kleist, Tchekhov, Shakespeare, Dostoïevski, sont eux-mêmes sur une ligne de crête, les corps ballotés par des vents contraires, miraculeux d'équilibre entre gravité et burlesque. Cette pièce, la dernière mise en scène par François Tanguy, brille de la facétie poétique d'un Max Jacob, voire celle des Marx Brothers. Dans cet art de l'ironie existentielle où le retrait est le rehaut du jeu (je), les acteurs sont pareils à de vibrants mats portant haut leurs figures littéraires, comme des voiles au vent. Ils les tiennent en respect, ces personnages pareils à des oriflammes faisant signe dans la tempête. Jamais ils ne se perdent de vue.

Leurs gestes, leurs moulinets, leurs gonflements, comme ces mots, prenant acte, qui dépassent la pensée, la défont.

Les philosophes en herbe sont des herbes folles, la controverse entre individu et général tournant à l'avantage de l'introuvable Général en retraite de La Noce de Tchekhov, enfin retrouvé, finalement éconduit sur un dernier malentendu. La toile des mots est un étendard sans cesse reprisé, ravaudé par le piquant des situations. Une longue botte en érection, telle une noire aiguille, coud la disparité du monde avant qu'il ne se défasse complètement. La jouissance de Par autan est de chaque instant comme si l'absurdité qui la transporte était cet autre vent fou qui soulève sans qu'ils s'en aperçoivent les êtres de parole. Le surréalisme qui s'invente ici sous nos yeux n'est pas un voile venant couvrir les ébats, mais un en-deçà jusque-là esquivé qui viendrait sans crier gare percer littéralement les actes au grand jour. Le prince de Hombourg, orné de sa queue-de-pie dorée, chaussé de ses immenses bottes, est un crustacé à l'émouvante mélancolie de nature morte, la sublime mariée, allongée sur la table, se révèle chair à pâté que l'on se promet de partager. Ce vent fou qui éventre les circonstances est semblable aux mots des poètes qui sans cesse défont le sens pour en montrer un envers ou un ailleurs. Ainsi de Shakespeare, et de ses soldats pour un meurtre commandités, ceints de tuniques de la même étoffe que celle qui berce nos rêves, toile rayée de matelas, trainant leurs épées comme un soupir dans une nuit d'insomnie. Il n'y a réel que mâtiné de la langueur du rêve.

Cette noce échevelée, cet éternel banquet des formes dévorées, ce charivari poétique, scandés par les notes d'un piano au plateau, nous enlacent et nous étreignent au-delà de leurs bouleversantes caresses.

Y pointe le baiser d'une mordante bonté. Dans l'apaisement qui clôt la tempête, trois femmes sont assises autour d'une table dans un clair-obscur qui semble avoir été peint par Rembrandt. Avec la lucidité implacable de Dostoïevski puis celle, énigmatique et rêveuse, de Walser, Par autan nous parle et nous regarde à travers un dernier rideau blanc avec l'aplomb de l'existence. C'est une parure de l'être sans pareil.

© Jean-Pierre Estournet

Difficile de lire cet ultime spectacle du Radeau hors des circonstances indicibles dans lesquelles il est donné, les fantômes bruissant dans ses rideaux brechtiens et les acteur.rice.s orphelin.e.s qui les convoquent nous murmurant surtout le nom d'un grand absent.

Difficile de ne pas le lire tout court, tant « Par autan » s'inscrit dans l'étroit lignage scénographique et dramaturgique d'« Item » (les deux créations vont tourner ces prochaines années), qui était déjà une œuvre bien plus verbale qu'aux habitudes du Radeau (Victor Inisan soulignait cette inflexion dans sa critique), une œuvre dont les textes semblaient se répondre plus rationnellement qu'au temps des tableaux ailés et égarés cousus par François Tanguy. De fait, sans crier à la clarté métaphorique, nous repérons dans « Par autan » un motif encore plus unitaire, que les Romantiques ont tant affectionné : celui du vent comme promesse d'absolu et de sublime, du vent comme agitateur rêvé des mélancoliques, du vent comme compagnon de l'art (complice du chant en particulier, celui qui emporte les plus robustes « caisses de fer »). Unité thématique accentuée par la cohérence littéraire du spectacle, où dominent des textes de Walser.

Les labyrinthes du Radeau s'en trouvent eux-mêmes désagités : si quelques rafales soulèvent l'image contourée du départ (où gît en son centre, ironie d'un tableau encore mort, un animal empaillé), et ouvrent progressivement les châssis vers des lointains toujours peu sûrs, la scène semble globalement moins mouvante et moins immatérielle qu'au temps des légendaires « soubresauts » (titre déjà venteux d'une précédente création). Ainsi, « Par autan » est le drame d'un espace qui échoue à être drastiquement soufflé. Le rideau blanc de fortune (matérialisation d'une lune tombant *brusquement*

dans la cour), qui ennuage finalement le spectacle en s'imposant en avant-scène, semble priver définitivement le plateau de ses seuils kaléidoscopiques et de sa capacité à déporter le regard vers d'invisibles paysages, qui vivent par-delà les verrières. L'œil bute alors contre un vieux truc de théâtre : un pauvre écran blanc qui murmure à l'imaginaire son désir de l'agiter. Un écran qui dit en même temps, par sa facture rudimentaire, le beau désœuvrement de cet art qui finit par méloper sa fragile capacité à éventer les imaginaires et à imposer le *poème* comme souffle premier, comme principe sublime du monde.

Les nombreux textes sur l'art, évoquant autant le personnage tragique que les soirées théâtrales fanées d'un certain *Cabaret de la Montagne*, disent eux aussi la périlleuse naissance du chant et l'envol incertain de l'humain que les acteur.rice.s souvent resserré.e.s, assis.e.s, empaillé.e.s, attendant que les praticables forment des toboggans et que les voiles brechtiennes se lèvent enfin, performent constamment. À la merci de ce vent (« maître des destinées » disait Maeterlinck) qui surgit par caprices, qui « souffle […] sur toutes les têtes des hommes » pour leur offrir la vie et emporter leurs poussières (comme l'écrit cette fois dialectiquement Victor Hugo), de ce vent qui est moins un complice qu'un personnage sublime que le théâtre rêve d'attraper, « Par autan » est ainsi empreint d'une mélancolie esthétique qui n'en fait pas pour autant un ostentatoire chant du cygne (comme a pu l'être, par exemple, le dernier spectacle de Novarina) mais un poème plus réflexif, plus inquiet, moins démesuré, et néanmoins toujours *actif*. Nous entendons l'action au sens que lui donne Paul Valéry, lorsqu'il évoque un poème qui « transporte l'être non à un but définissable mais à un état ». Ces états imprévus, improbables et innommables dans lequel le poème nous met, peuvent naître autant de ce vieux bois encavé, dont les châssis sont faits, et dont le vent révèle l'odeur inconnue, que de l'entrevision d'un lac obscur, suggéré par trois femmes qui semblent veiller un mort.

« Je suis parti avec le vent », c'est par ces mots que s'achèvent un texte de Jon Fosse, dont Patrice Chéreau a tiré l'un de ses derniers spectacles. À croire qu'au théâtre, le réel bruisse toujours sous les plus grands symboles.

François tanguy pour toujours

Jean-Pierre Han

FRICTIONS - 22 janvier 2023

Par autan, mise en scène de François Tanguy. Spectacle vu au TNS en janvier 2023.

Stupeur de la disparition de François Tanguy s'estompant lentement avec le temps, le Théâtre du Radeau a repris la route et poursuit la tournée de son dernier *opus, Par autan,* créé en mai 2022. Première étape aujourd'hui au TNS : un intense moment d'émotion pour l'équipe et les comédiens, Laurence Chable en tête, sans François Tanguy, mais avec lui quand même absolument partout dans le spectacle, comme dans tous ses spectacles, toujours. Tout au plus sommes-nous plus attentifs aujourd'hui à cette omniprésence. On pense aussi, du coup, à la chaise vide posée sur le plateau lors des représentations du théâtre Cricot après le décès de son créateur Tadeusz Kantor, cet autre artiste absolu que François Tanguy appréciait tant…

L'émotion est d'autant plus forte cette fois-ci qu'il semble qu'emporté par le souffle de ce vent d'autan qui balaye tout sur son passage, François Tanguy était en train de se frayer un nouveau chemin dans son parcours d'artiste. Ce vent, on le sent, on l'aperçoit dans ses effets, avec ces grands rideaux flottant qui se gonflent juste devant les comédiens parfois collés en ligne les uns aux autres ne pouvant résister au mouvement et l'accompagnant. C'est magnifique, beauté sur beauté, celle du plateau dans les nouvelles configurations de cadres, dans la circulation des comédiens toujours étrangement accoutrés, avec coiffes, postiches bien visibles et se présentant comme tels, gants, chapeaux, costumes et accoutrements mirobolants tout droit sortis de malles sans fond, et autres accessoires, tout cela on le connaît, et pourtant le retour au même est toujours nouveau, renouvelé, comme les déplacements dans une chorégraphie parfois acrobatique, sans cesse réétudiée. Ces olibrius nous sont désormais fraternels, fantômes bien présents, on les retrouve d'un spectacle à l'autre dans des nouvelles postures, dans des nouvelles figures. C'est cependant un nouveau chemin que François Tanguy traçait avec *Par autan* : on pourra désormais toujours rêver en imaginant vers quelles autres contrées il nous aurait mené. Quelque chose s'ouvre avec ce spectacle dont le titre, après *Passim*, *Soubresaut* et *Item,* a définitivement quitté les rives musicales (*Choral, Orphéon, Coda, Ricercar, Onzième, etc.)* et qui donne à entendre, sans plus les grommelots d'antan qui s'appuyaient certes sur les textes des mêmes auteurs, Robert Walser, Shakespeare, Kafka, Tchekhov, Dostoievski et quelques autres, alors que pour bien enfoncer le clou (de la compréhension ?) un petit « livret de paroles » est distribué aux spectateurs…Et avec, toujours, plus que jamais, les extraits musicaux de Brahms, Dvorak, Grieg, Scarlatti, Schumann entre autres se font entendre, alors même qu'un nouveau venu, le pianiste Samuel Boré, vient se mettre de la partie et ajouter à l'ordre/désordre du plateau. Autre dimension qui se fait jour, celle d'un certain humour lové au cœur de ce bric-à-brac si bien agencé.

Oui, vraiment, vers quels chemins François Tanguy allait-il nous mener ? Avec ses très fidèles Laurence Chable et Frode Bjørnstad, accompagnés cette fois-ci par Martine Dupré, Vincent Joly, Érik Gerken, Samuel Boré donc et la petite dernière Anaïs Muller. Et toujours avec François Fauvel, à la régie et aux lumières, Éric Goudard au son…

Photo : © Jean-Pierre Estournet

PAR AUTAN de François Tanguy.
La dernière pièce du metteur en scène disparu le 7 décembre offre un précipité d'émotions aussi cruel que bouleversant.
Patrick Sourd
Les Inrockuptibles - février 2023

Dire du spectacle qu'il décoiffe friserait l'irrespect tant François Tanguy avait mis de cérémonial dans sa pièce, en hommage à un théâtre imaginé en miroir des passions humaines.Se référant au vent d'autan, qui a la réputation de rendre fou, le metteur en scène lance sa troupe à l'assaut des éléments déchaînés. Les ombrelles des dames et les chapeaux des messieurs doivent être fermement maintenus. Le souffle des bourrasques agite le capharnaüm de la remise où se déroule l'action.
La violence de l'époque qui s'invite sur le plateau incite la troupe du Théâtre du Radeau à résister plus que jamais aux scories de notre modernité. Ici, sur des musiques de Dvorak, de Brahms et de Mahler, peu importe la folie du présent, on choisit de revenir à l'os des intrigues du passé dans un collage de scènes qui superpose Robert Walser à T. S. Eliot, Shakespeare à Kleist, en passant par Tchekhov. Une parenthèse magique dédiée à un artisanat du plateau qui relève ses saynètes de touches d'humour cruel.

Patrick Sourd

Après François Tanguy. Unique et poétique. Le Théâtre du Radeau présente Par autan, dernière création du metteur en scène François Tanguy.

Vincent Bouquet.

Telerama-Hors série - octobre 2023

Festival d'Automne : '' Par autan", le surprenant chant du cygne de François Tanguy

Vincent Bouquet.

Telerama - 9 novembre 2023

APRÈS FRANÇOIS TANGUY

Unique et poétique. Le Théâtre du Radeau présente Par autan, *dernière création du metteur en scène François Tanguy.*

Par autan, mise en scène et scénographie François Tanguy, du 9 au 20 novembre, T2G-Théâtre de Gennevilliers, 92.

7 décembre 2022. Alors que le montage du décor de sa dernière création, *Par autan*, vient de s'achever au Théâtre de Gennevilliers (T2G), la nouvelle du décès de François Tanguy, mort brutalement d'une septicémie à 64 ans, met le monde du théâtre, à commencer par ses comédiens, en état de choc. *«Certains d'entre nous ont d'abord pensé annuler seulement la première et être capables de jouer ensuite mais, quand nous sommes rentrés au Mans, où François venait de mourir, nous nous sommes rendu compte que ce serait impossible»*, confie l'acteur Erik Gerken.

Passé le temps de la sidération, l'équipe du Théâtre du Radeau, que François Tanguy avait rencontrée en 1982 pour ne plus jamais la quitter, a choisi d'assurer la suite de la tournée, jusqu'à arriver, en novembre, au T2G. *«Nous avons assez vite pris la décision de continuer à partager ses deux dernières créations,* Item *et* Par autan, précise la comédienne Laurence Chable. *Cela ne s'est pas fait sans émotion mais c'était pour nous une nécessité, car ces pièces contiennent des graines de création pour des années encore. Nous mettons donc toute notre force et tout notre amour au service de ce partage, notamment auprès de jeunes qui vont découvrir ce théâtre si singulier.»* À ceux-ci, il serait d'ailleurs malaisé d'en offrir une description précise – ce que François Tanguy lui-même refusait de faire.

Tout juste est-il possible de parler d'une construction fragmentaire où tout, des corps aux lumières, des éléments matériels et sonores aux costumes, en passant par les textes de ses auteurs fétiches comme Dostoïevski, Kafka, Tchekhov ou Shakespeare, n'est que matériaux, agencés selon un art hors normes de la composition. *«François souhaitait tout le temps sortir de l'ornière, ce qui, à mon sens, est une expression absolue de ce qu'est le théâtre»*, souligne l'actrice Martine Dupé. Et Laurence Chable d'ajouter : *«J'ai toujours du mal à dire qu'il était metteur en scène car c'était aussi un lecteur infatigable, un homme qui passait des nuits entières à écouter de la musique ou à enregistrer des chants d'oiseaux ou le bruit de l'orage. À lui seul, il animait un laboratoire en activité constante et était architecte, peintre, éclairagiste et compositeur.»*

Au sujet de son avenir, l'équipe du Radeau n'a que deux certitudes : la poursuite des activités de la Fonderie, qui pendant quarante ans a vu naître tous les spectacles de François Tanguy, de *Mystère Bouffe* (1986) au *Chant du bouc* (1991), des *Cantates* (2001) à *Passim* (2013), et l'absence de nouvelles créations. *«Nous n'avons pas encore discuté de la possibilité de revenir à d'anciens spectacles et d'entrer dans une logique de répertoire mais, avec* Item *et* Par autan, *nous avons entre nos mains les derniers feux, et nous sommes prêts à les attiser aussi longtemps que les théâtres nous ouvriront leurs portes»*, conclut Laurence Chable. – *V. B.*

JEAN-PIERRE ESTOURNET | JÉRÔME BONNET POUR TÉLÉRAMA | WERNER STROUVEN/RHOK

20

Le Canard enchaîné

Par autan

PLUS INATTENDU encore que les visions splendides que le metteur en scène François Tanguy déploie à partir de matériaux aussi rudimentaires que des planches de bois, des châssis, des tables, des chaises, des cloisons et des draps blancs en guise de rideaux ? que les sept comédien(ne)s nous transportant à travers les siècles avec juste une ombrelle, une robe de velours ou une épée ? que le bric-à-brac insensé qu'ils ne cessent de déplacer avec une fluidité déconcertante, faisant surgir des scènes de genre à la Vermeer ? que leur façon de naviguer dans les œuvres de Robert Walser, Shakespeare, Kleist, Kafka, Tchekhov, Dostoïevski, avec une prédilection pour Walser et Tchekhov, sans souci de hiérarchie, s'accompagnant d'une vingtaine d'extraits musicaux ?

L'humour facétieux et absurde, cet ultime spectacle de François Tanguy, qui s'est éteint en décembre dernier, en est pétri. Ce qui n'était pas le cas les fois précédentes. On s'amuse d'un prince de Hombourg ravagé mais droit dans ses cuissardes. De deux amis discutant au milieu de rafales de vent. D'une cantatrice, non pas chauve mais jouant de son éventail. D'un défilé de personnages d'antan, avec barbe et ventre postiches, déstabilisés par des bourrasques.

Au fil des années, le capitaine du Théâtre du Radeau nous a guidés à travers les récits avec sa lanterne magique. Aujourd'hui, sa troupe continue de perpétuer son esprit. Et de nous éclairer.

M. P.

● Au T2G, à Gennevilliers, jusqu'au 20/11.

Par autan
Christian Drapron
Crayonné au Théâtre - 17 novembre 2023

J'ai découvert François Tanguy en 1988. Convié à parler du *Jeu de Faust* à un public d'enseignants dans le cadre des Options Théâtre nouvellement créées par Jack Lang, il s'est glissé silencieusement dans notre petit cercle. Peu d'entre nous le connaissaient et, pour la plupart, nous ignorions tout de l'aventure du *Radeau* et de la *Fonderie* du Mans. Peu disert sur « son » Faust » et, quand bien même nous lui tendions la perche, Tanguy ne cita guère Marlowe ou Goethe. Aux discours dramaturgiques, il préférait recourir à un livre ou à une musique.

Il parla donc d'autre chose (Ainsi de René Char dont on venait d'apprendre la disparition). Toutes références culturelles ravalées, Il ne restait plus qu'à aller y voir de plus près

Ce fut le *Chant du bouc*, l'émerveillement, de *Choral*, des *Cantates*, de *Bataille du Tagliamento* et de la plupart des spectacles qui ont suivi. Face à 'expérience surprenante qui bouleversait toutes nos habitudes de spectateurs accoutumés à la littérature dramatique. Il fallu bien commencer à se demander quelle force énigmatique jetait sur le plateau ces étranges silhouettes affairées, balayait cimaises et cadres manipulés à vue; quel souffle relayait chuchotements et bavardages qui nous parvenaient de quelque fragile Babel; quels idiomes entrecoupés de soudaines bouffées musicales nous atteignaient jusqu'à la moelle.

Le vent avait déjà commencé à souffler qui soulevait légèrement les lais de papier peint des murs et menaçait les fragiles équilibres de corps, de meubles, de cadres, de rideaux et de cimaises en mouvement.

On ne sait trop quelles cimes, quelles vallées a parcouru François Tanguy. Mais on sait qu'avec l'équipe du *Radeau*, il comptait au nombre de ses compagnons de route Shakespeare, Kafka , Kierkegaard, Nietzsche, R. Walser, Gaston Bachelard et tant d'autres; Que de Bach à Ligeti, il savait faire appel à des musiciens que ne rebutait pas le recours à la fanfare et aux danses folkloriques.

En décembre 2022, la presse annonçait la disparition soudaine de François Tanguy à l'orée des premières représentations de *Par autan* à Gennevilliers.

Il manque, il va manquer terriblement.

Par autan c'est d'abord le bric-à-brac de cet étrange grenier à peine délimité par de fragiles cloisons de bois , des châssis et des fenêtres qui ne s'ouvrent sur aucun dehors. Une voix s'élève pour évoquer les eaux calmes du Léman, l'impassibilité des montagnes et des glaciers soustraits à l'artifice de tout *décor*.

Cela commence dans l'immobilité muette des corps et du fouillis des accessoires: téléphone, matériel de projection et autres objets de brocante qui sont relégués là. Une hermine naturalisée se tient au milieu de la grande table dressée sur toute l'ouverture du plateau, en attente d'on ne sait quel banquet. On discerne un piano en souffrance. Une sorte de glissière en pente douce court à la lisière de la scène.

Assise sur une sommaire chaise de cuisine une femme semble fixer quelque point aveugle par-delà la ligne d'horizon que dessinent les rangées de spectateurs. Sur sa droite, face à un miroir opaque qu'aucun reflet n'anime, on discerne une silhouette chapeautée, à l'apparence de pantin sans vie qui semble empruntée au théâtre de Kantor.

Comme souvent chez Tanguy, c'est du dedans même de ce univers de brocante que l'espace sans au delà ni perspective s'ouvre, se creuse et prend vie ; que la stase initiale fait bientôt place au ballet des châssis et des cadres manipulés à vue. On rafistole, on accroche e sommairement ici et là de pauvres chromos , tandis qu'accrochée de guingois en fond de scène, *la Danse paysanne* de Brueghel semble rivaliser avec l'immobilité ambiante.

La femme se lève et sort lentement tandis que sa voix poursuit seule une histoire, un conte qui parle d'une princesse prisonnière de la tour où un lion secoue ses chaînes. Surgit alors un chevalier traînant la longue rapière avec laquelle il triomphe rapidement de quelques fantoches dont les cadavres s'abattent lourdement à la lisière d'un petit rideau latéral. Bientôt comme dans un jeu d'enfants, les morts se relèvent pour participer à une toute autre histoire qui, à ce qu'il semble-t-il, a déjà commencé .

Ce sont les quelques joyeux convives de *la Noce* de Tchékhov qui accompagnent la jeune mariée en robe de tulle blanc dont on célèbre les épousailles avec un vieux général caricatural et rondouillard. S'enchaînent selon l'usage toasts, rodomontades du général, défilé de silhouettes replètes, larmes et conseils de la mère et pâmoisons de l'épousée dans une folle pantomime qui vire bientôt à la querelle de famille.

C'est alors que, selon Robert Walser, « comme pressé d'annoncer un malheur, un vent de tempête fait irruption et ne trouve pas la sortie. » Vent de colère balayant tout sur son passage, une puissante soufflerie gonfle brusquement les rideaux de scène, dont elle fait furieusement cliqueter les anneaux.

L'autan est le nom de ce vent puissant qui, comme soustrait aux lois et prévisions météorologiques, se mue en bourrasque, en pure puissance dynamique. Ainsi dit Bachelard dans *l'Air et les songe*s : « Le vent, dans son excès, est la colère qui est partout et nulle part, qui naît et renait d'elle-même, qui tourne et se renverse… Il n'a toute sa puissance sur l'imagination que dans une participation essentiellement dynamique. »

Sans doute le vent n'offre-t-il pas ici la matière d'une métaphore commode. Il nous renvoie à une expérience singulière du théâtre conçu comme un champ de forces, un espace autonome qui se modifie, se raréfie ou se densifie au rythme de sa respiration propre.

Ainsi, paroles, musiques et corps humains se bousculent, se télescopent et permutent pour faire naître, au prix de surprenantes métamorphoses, toute une galerie de figures à la manière des « cadavres exquis » surréalistes.

François Tanguy n'a pas renoncé à puiser dans ses réserves le grotesque et le merveilleux, à user de toutes les ressources d'un humour dont il ne s'est jamais départi. Dans ce carnaval spasmodique chaque protagoniste s'empare au hasard des fripes que déverse en vrac depuis les cintres la manne d'une panière à costumes. Tandis qu'une cantatrice erre à la recherche de sa voix, les corps eux-mêmes sont livrés à d'étranges mutations. Les perruques juchées à la diable sur les têtes forment de fragiles édifices, fixées de travers, fausses barbes et moustaches menacent à tout moment de se décoller

Émergeant d'un divan en fond de scène, le Prince de Hombourg lève ce qui semble un membre fantôme qu'il chausse, en vue d'on ne sait quelle bataille, d'une hautes cuissarde. Plus loin, quatre sbires se serrent étroitement sur un petit banc. Jusqu'à ce que, d'une légère poussée latérale, l'entrée d'un cinquième larron provoque l'éjection burlesque du premier de la file. Dans un extrait de *Richard III*, l'assassinat de Clarence s'agrémente des réparties clownesques de ses deux meurtriers.

Ainsi textes musiques lumières et corps convoqués par Tanguy n'esquissent pas un horizon de sens arrêté. De même, ce qu'on a parfois hâtivement désigné comme un *« théâtre d'images »* ne consiste pas en un défilement de figures closes porteuses de sens. Ne délivrant nul *message*. Rompant le fil continu d'une *intrigue* conduisant au cul de sac d'un dénouement, tout se plie à cette bourrasque qui rebat les cartes, dérange l'immobilité initiale des figures. L'autan arrache des mains des protagonistes les feuillets de la partition écrite qu'on identifie au passage, il reconfigure le dessin des physionomies et l'enchainement des séquences.

A rebours d'une dramaturgie du texte écrit, c'est une poétique du fragment qui naît peu à peu; une scénographie inédite qui se refuse à l'espace clos du naturalisme théâtral. On retrouve, comme livré aux caprices de ce que Maurice Maeterlinck appelait « l'immensité mouvante ». ce qui pourrait être le cabanon délabré de la *Ruée vers l'or*. qui glisse et résiste coûte que coûte à la bourrasque qui le fait osciller sur la pente de l'abîme.

« Par autan » de François Tanguy, vents mouvants

Anne Diatkine

Libération - 18 novembre 2023

L'ultime création de François Tanguy, mort fin 2022, au subtil décor et à l'intrigue décousue, résume avec justesse l'univers singulier du metteur en scène. Le théâtre de Gennevilliers organise une journée d'hommage et de partage ce samedi 18 novembre.

Le théâtre de Gennevilliers (Hauts-de-Seine) organise une journée d'hommage et de partage avec le théâtre du Radeau, la compagnie qu'avait fondée François Tanguy en 1977. (Jean-Pierre Estournet)

Quelle chance ! Il est encore possible d'aller voir *Par autan* au théâtre de Gennevilliers (Hauts-de-Seine), la dernière création de François Tanguy , metteur en scène bien aimé et inspirant pour tant de ses pairs, disparu il y a un an, dans la nuit du 6 au 7 décembre, le jour même de sa première parisienne. Le théâtre organise ce samedi 18 novembre à partir de 13h30 une journée d'hommage et de partage avec le théâtre du Radeau, la compagnie qu'il avait fondé en 1977.

Forcément, l'ultime œuvre prend une allure testamentaire. Nous voici donc face à toute une famille marchant malgré l'ouragan qui courbe leur corps et interdit leurs mouvements. Vraie famille ou famille de théâtre, petite troupe, qui soudainement semble en déséquilibre sur une crête alors même qu'on est dans ce qui semble être un genre de mansarde avec des parois à colmater sans fin, des vitres rafistolées, des murs palimpsestes sur lesquels s'écrit, songeait-on, une histoire du théâtre. Famille de théâtre que le mauvais vent de la mort vient de terrasser.

Rêverie partagée et sensorielle

La scénographie semble signer et rassembler tout l'univers de Tanguy : un intérieur, mais sans cesse transpercé, une multitude de cadres et décadrages, qui modifient et bousculent le regard, l'attirent sur des arrière-cours jusque-là invisibles. Comme souvent chez lui, textes, musiques, acteurs, ustensiles, rideaux écrus, tout est à égalité sur le plateau, sur le même plan. Cela suscite une rêverie partagée et sensorielle. Et comme toujours, rien ne fait décor, ou trompe-l'œil, au point qu'on s'était surprise à la sortie à bois du plancher du plateau comme pour en évaluer la solidité ou l'ancienneté. Personne pour nous reprocher de ne pas suivre l'intrigue ou l'histoire si jamais elle existe. Il nous avait paru entendre

les récits fragmentaires de Robert Walser, l'écrivain suisse retrouvé congelé dans la neige en 1956 après une longue promenade entamée un jour de Noël à la clinique psychiatrique de Berne – oui, c'est bien lui, mais peu importe que la reconnaissance ait lieu, que l'on distingue ou non ses mots ou ceux de Shakespeare ou Tchekhov. Sur le plateau, on avait noté, comme dans nombre de ses spectacles, la grande table rectangulaire en bois, celle des banquets, meuble récurrent et élément solide, pour une mise en scène aussi mobile qu'un rêve qui s'échappe. Et il y a le vent, un grand vent, l'autan du titre, le vent des fous qui ravive chez le spectateur le souvenir ancien de dessins d'albums pour enfants – de Claude Ponti et d'Ungerer.

On ne se serait pas risquée à évaluer précisément la temporalité durant laquelle se déroulent ces tableaux – une nuit, une saison, trente ans, une éternité ? Quant à l'époque, disons, comme les enfants, qu'il s'agit de «l'ancien temps», la fin du XIXe, le début du XXe, et que ça n'a aucune importance tant cette maisonnée, malgré ses chevaliers, sa mariée en blanc, et autres figures semblent issus le plus prosaïquement du monde, de la Fonderie, ancien bâtiment industriel, puis garage, au Mans, où vivent ou vivaient la troupe et le metteur en scène disparu. Les murs qui tiennent malgré l'autan et le jeu des acteurs paraissaient condenser l'énergie qu'il fallait à François Tanguy pour persister dans son art au fil des décennies.

Ennui collectif

Après le spectacle, on avait questionné Anaïs Muller, 37 ans, qui vit avec *Par autan* sa première expérience avec le théâtre du Radeau. Participer à l'élaboration du spectacle – six mois de répétitions sur place quand la plupart des spectacles se bouclent en trois semaines – fut comme « entrer *dans un poème», «l'esprit de Tanguy».* Vivre sur place, s'imprégner des lieux, faire même l'expérience de l'ennui collectif et en tout cas d'une certaine lenteur, furent pour elle l'une des voies d'accès au metteur en scène. Le maître mot, nous avait-elle confié, était « en *douceur*». Douceur des déplacements, de la cavité de la voix, de cette plongée sensorielle.

Un ami de François Tanguy nous avait expliqué que le metteur en scène préférait répondre aux questions en proposant des livres. Mais pas forcément immédiatement, il prenait son temps avant d'apporter un volume, qui lui semblait plus adéquat que tout ce qu'il pourrait dire. On avait cherché ensuite dans les archives du journal des entretiens avec le metteur en scène, et l'on avait fait chou blanc. Ce même ami nous disait qu'en tournée, François Tanguy avait coutume d'habiter et dormir dans les théâtres qui accueillaient sa pièce, décors ou loge. Il y reste.

Le Théâtre du Radeau bien vivant.

Aurélie Charon

France culture – TOUS EN SCÈNE -18 novembre 2023

https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/tous-en-scene/tous-en-scene-emission-du-samedi-18-novembre-2023-5440525

Le Théâtre du Radeau perdait le 7 décembre 2022 son metteur en scène François Tanguy, disparu prématurément. La troupe continue de tourner les deux derniers spectacles et de faire vivre leur lieu, la Fonderie au Mans.

Avec

- Pierre Meunier Auteur, comédien.
- Laurence Chable Comédienne, Théâtre du Radeau
- Erik Gerken Comédien
- François Fauvel Régisseur général Théâtre du Radeau
-

***Une émission enregistrée* in situ** au T2G (Gennevilliers) avec le Théâtre du Radeau, près d'un an après la disparition de son metteur en scène François Tanguy, décédé le 07 décembre 2022, à la veille de la première du spectacle Par autan à Gennevilliers… Cette dernière création du Radeau, alors déprogrammée, est présentée par l'emblématique compagnie du 09 au 20 novembre au T2G avec le Festival d'Automne.

Par autan

Brigitte Rémer - 19 novembre 2023

Ubiquité culture(s)

Mise en scène et scénographie François Tanguy, Théâtre du Radeau – avec le Festival d'Automne.

François Tanguy s'est éclipsé en décembre 2022. Il avait créé *Par autan* quelques mois auparavant, le 17 mai, au Théâtre des 13 Vents, de Montpellier. Sa troupe du Théâtre du Radeau poursuit la route, pour le partage de cette dernière création, sous sa signature.

C'est par temps de grand vent que s'écrit le spectacle à partir d'un canevas de textes de sources différentes qui se construisent en séquences, s'enchâssant les unes dans les autres : textes de Robert Walser, dont *La Sonate, Réclame* et *Tableau vivant* ; Shakespeare avec *Hamlet, Le Roi Lear et Richard III* ; Dostoievski, des *Frères Karamazov* et du *Petit oignon* ; Tchekhov, *La Mouette* et *La Noce* ; Kafka *avec A.Gottfried Kölwel* et *Le Journal* ; Kleist, *La Cruche cassée* et son mythique *Prinz von Homburg*. Sont aussi présents les poètes T.S. Eliot et Luis de Góngora, le philosophe Kierkegaard, Mendelssohn par sa chanson *Abschiedslied der zugvögel*. Autant dire qu'on traverse les siècles, les univers et les styles. À chaque texte sa musique, de Schubert à Grieg, de Mahler à Stockhausen, d'Hindemith à Dusapin. Plus de vingt-cinq textes et autant de partitions, autant d'images proposées par François Tanguy.

La première séquence retient son souffle sur un magnifique texte de Robert Walser, dit en voix off : « Dans une grande ville, une cour éclairée par la lune. Au milieu de la cour, une caisse en fer. Une partie chantée qui vient de l'intérieur et qu'on entend jusque dans la salle de spectacle… » La scène est encombrée de rideaux et paravents, de fenêtres opaques et d'objets de guingois. Une grande table en bois, quelques planches aux rôles multiples, des chaises en formica, du kitsch, tout comme l'élégance décalée des personnages, ils sont six, assis ou presque, à nous regarder. Derrière la cloison, un pianiste et son instrument. Les tréteaux sortis, on entre dans ce voyage des comédiens où François Tanguy joue de l'hétéroclisme, du contrepoint, du paradoxe.

Apparaît le patron du Cabaret de la Montagne, sorte de géant de la montagne venant encaisser les trente pfennigs d'entrées dans son établissement sur fond de bruitage et pépiements d'oiseaux. Une jeune femme danse. « Applaudissez bien fort, même si vous n'avez pas aimé » demande-t-il. De ce Cabaret, aux nymphes du Lac Léman qui s'en sont allées, signées du poète Eliot, il n'y a qu'un pas. Derrière une immense vitre opaque se déposent des personnages. Kantor n'est jamais très loin. Une cantatrice devant un rideau de scène-toile à matelas se donne un air ; à son chant solo succède un chant choral, apportant son relief, repris en off par un chœur puissant. Passent un Écossais en vêtements de là-bas, un Tyrolien tout aussi exotique, un berger. Les cloches du troupeau résonnent dans la vallée. « A cet instant vous avalez vous-même une gorgée de votre lait des Alpes qui a encore la tiédeur du pis… »

Soudain la gifle du vent d'autan s'abat violemment sur scène, étoffes et personnages volent et s'envolent. Arrive la pluie, une femme tente une traversée, une paysagiste portant sa toile dans les bras. « Les jours de pluie, le froid et le vide sont épouvantables. La campagne donne le frisson. » Tous les dérèglements et les anachronismes se croisent. L'un porte un chambranle de porte, l'autre hausse la voix mais personne ne l'entend, une cloison disparaît et déstructure la maison. Chapeaux extravagants, grimages, fausses barbes. « C'est comme si le va-et-vient entre le général et le particulier se déroulait sur une vraie scène de théâtre, alors que la vie en général ne serait inscrite que sur le décor du fond » remarque Kafka. Monté sur la table, Kierkegaard s'illumine oscillant entre divin et diabolique, et esquisse *la légende d'Agnès et le triton*. On se croirait chez les dadaïstes.

Passe par là le Prince de Hombourg, portant avec fierté le costume de son époque, à faire pâlir de jalousie l'assemblée. Il déclame quelques strophes en langue allemande : « Nun, o Unsterblichkeit, bist du ganz mein ! Du strahlst mir, durch die Binde meiner Augen, Mit Glanz der tausendfachen Sonne zu ! » (Maintenant, ô immortalité, vous êtes tous à moi ! Tu brilles sur moi à travers le bandeau de mes yeux, Avec la splendeur du soleil mille fois !) Puis s'avance la mariée de *La Noce* sur fond de grondement de tonnerre. « Je vous aimais… » dit-elle. De *La Noce* à *La Mouette* Tchekhov rôde, « On étouffe, il va y avoir de l'orage cette nuit… » Le dispositif scénique s'est ouvert laissant voir le pianiste et donnant une perspective et une profondeur de champ. À nouveau une rafale de ce vent d'autan, le vent des fous, qui empêche de dormir la nuit, soulève les nappes, les esprits, les tables et les bancs. « Les anges n'ont pas besoin d'espoir » poursuit Walser avant que Richard III n'abatte son épée et que Dostoïevski ferme la danse : « Tu ne vas quand même pas partir mon petit Aliocha ! Qu'est-ce que tu fais de moi ? Tu m'appelles, tu me déchires, et ça recommence, cette nuit ça recommence, je reste seule ! » Le rideau se tire sur un clair-obscur à la Rembrandt où disparaissent ces personnages archétypes.

La poétique de François Tanguy, dans *Par autan* comme dans l'ensemble de son œuvre, engage son art de l'invention à la manière de l'Arte Povera. Il invente des mondes à partir d'objets banals réinterprétés, du rapiècement des meubles, rideaux et morceaux de bois, du bric et du broc tant dans l'environnement scénique que dans les costumes, les éléments sonores et les textes, construits en paraboles vers un infini qu'il touche aujourd'hui. Le travestissement, l'humour, le gai savoir, l'extravagance, l'hybride et le dépareillé, l'éclectique et l'hétéroclisme sont à la base de son travail où des lambeaux de personnages se disputent le leadership. Son cabinet de curiosités s'est enrichi au fil des spectacles et de la créativité qu'il suscitait chez les acteurs, au Théâtre du Radeau où il officiait depuis 1982. Ses mises en scène ont souvent été présentées par le Festival d'Automne et un hommage lui a été rendu à Gennevilliers le 18 novembre, moment de partage avec sa troupe. Météo de gros grain dans le paysage théâtral, comme un vent d'autan.

Photos © Jean-Pierre Estournet

Par Autan, mise en scène et scénographie de François Tanguy

Mireille Davidovici

theatredublog- 21 novembre 2023

Théâtre du blog

Des bourrasques amènent puis emportent les sept interprètes... La dernière fabrique d'images de ce créateur mort il y a un an, nous plonge dans un tourbillon poétique et nous saisit d'émotion. Ce vent du Sud, ou «vent des fous» est le titre cette pièce éolienne où les rafales dispersent éléments de décor et acteurs, avant de les rassembler en de nouveaux paysages qui se transforment à vue, avec de grands châssis qu'ils ont installés dans cette boîte à jouer où évoluent Frode Bjørnstad, Samuel Boré, Laurence Chable, Martine Dupé, Erik Gerken, Vincent Joly, Anaïs Muller.

©x

Le metteur en scène, lors d'un atelier au Théâtre des Treize Vents à Montpellier, avait tendu des draps entre quatre arbres mais le vent s'est levé, bousculant tout... Restait à imaginer pour ce *Par Autan,* des séquences où les acteurs en costumes comme sortis des malles d'un vieux théâtre, jouent brièvement les personnages échappés de la bibliothèque de François Tanguy... Pour un voyage aux climats variables : le cimetière du *Prince de Hombourg,* les paysages impressionnistes au bord du lac Léman des *Microgrammes* de Robert Walser, ou une auberge des Alpes suisses.

On entend aussi les affres métaphysiques des homme envoyés par Richard lll assassiner Clarence, la confession de Grouchenka des *Frères Karamazov* et sa parabole du petit oignon.

Et le duo Vladimir et Estragon d'En *attendant Godot,* avec tout l'humour de Samuel Beckett, est aussi philosophique que l'histoire d'Agnès *et le Triton* de Søren Kirkegaard dans *Crainte et Tremblement,* ou les réflexions de Nina, la mouette d'Anton Tchekhov ...

©x

Les espaces sont dévoilés grâce à des rideaux coulissants blancs à la Brecht qui flottent au vent, comme les robes et manteaux. Une longue planche un peu bancale accueille cette revue farfelue aux allures felliniennes, sur des airs de piano enregistrés ou joués en direct, des chants d'oiseaux et cigales et des sons métalliques : une partition sonore signée Eric Goudard et François Tanguy qui a aussi imaginé les objets, meubles, rideaux, costumes et éclairages avec François Fauvel.

Dans ce théâtre d'artisan, poétique et cocasse, le temps et l'espace s'articulent de manière organique. « Mais, écrivait François Tanguy, comme dirait l'autre de la fable impossible à reconstituer, on ne peut pas faire projet d'autre chose que lancer le trait : « Allons donc, ça ! une pièce de théâtre ? Oui, c'est ça le sujet : cette rencontre...cette randonnée. (...) Et quoi ? et non, te dis-je : un détachement-une attention, une persistance rétinienne, un gazouillement, te dis-je, une respiration, un âne, contre les essieux des chars. Mais les cieux eux aussi dans le litige : alors oui, une gravitation, un précipité parmi les trous et les trouées de

sens, une retenue sans retenue au détour d'une chanson, et les oiseaux et les vallées, les ombres et les senteurs des trompettes (per la selva oscura)-ou tout autre, autrement. Un recommencement. On reprend. »

Cette œuvre inclassable ne se raconte pas mais se vit, s'éprouve... Et on en redemande, tout en sachant qu'il n'y en aura plus d'autres après ce *Par Autan,* créé en mai l'an passé au Théâtre des 13 Vents. Reste le désir de la troupe, maintenant conduite par Laurence Chable sa fondatrice, de continuer à faire partager *Item* (2019) et *Par Autan.* Reste aussi la Fonderie, une fabrique théâtrale installée au Mans depuis 1992. Il faut espérer que la traversée du Radeau sera encore longue, pour que vive l'œuvre de cet artiste regretté.

Spectacle vu le 18 novembre, dans le cadre du festival d'Automne au T2 G